vrai

Quand je vous jure un éternel homage

Voulez-vous qu'a l'instant je change de
(langage

Vous reasperez mon esprit et mon cœur

Que ne puisse - avec vous gouter le vrai
(bonheur

Je vous aime belle Demoiselle et ma plume
en délire

Couche sur ce papier ce que je n'ose vous dire

Avec soin de ces vers lisez les premier mots

Vous saurez quel remède aporter a mes maux

AVENTURES

DE

SATURNIN FICHET.

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée.

AVENTURES

DE

SATURNIN FICHET

PAR

Frédéric Soulié.

6



PARIS
PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
DE EUGÈNE SUE, ALEXANDRE DUMAS, CHARLES DE BERNARD, ETC.
11, rue du Jardinet.

1848

IV

Marthe cependant s'informait à Fontevieux de ce qu'il fallait à mademoiselle; elle lui demandait si elle avait faim, si elle avait soif, si elle avait froid, et Georges, qui ne voulait pas troubler Thérèse dans le pieux épanchement de son cœur, répondit à Marthe qu'elle préparât tout ce qu'elle voudrait.

Un moment après, la vieille entrait avec un énorme fagot qu'elle jetait dans la cheminée, pendant que Thérèse se relevait calme et heureuse, et tendait la main à Fontevieux en lui disant :

— Merci, Georges, maintenant que j'ai prié et pleuré devant l'image de ma mère, je me sens plus de courage pour souffrir, si je dois souffrir encore; pour mourir, si la mort doit me venir bientôt.

Mais déjà le feu flambait au foyer avec ce joyeux pétillement qui semble saluer l'arrivée du maître. Les bougies allumées éclairaient le salon, et deux fauteuils,

approchés de chaque côté du feu, invitaient les voyageurs à réchauffer leurs membres glacés et endoloris.

—Asseyons-nous un moment, dit Thérèse à Georges.

Et tous deux prirent place aux deux côtés de la cheminée éclatante de flamme. Le vieux Baptiste était revenu, et son bonnet à la main, incliné devant Thérèse, il la regardait à travers de grosses larmes.

— Ah ! pauvre mademoiselle, pauvre mademoiselle, lui disait-il, que de fois

nous avons pleuré en pensant à vous ! Bonté du ciel ! est-ce une vie que celle que vous menez ? toujours en route, souvent sans toit et sans lit, n'ayant pas toujours du pain à manger, quand moi et ma femme, de pauvres paysans, qui sommes nés pour le travail et la peine, nous nous voyons ici bien à l'aise et faisant bonne chère ! Ah ! je me suis bien souvent reproché notre sommeil et le pain que nous mangions.

— Eh bien, mon bon Baptiste, lui dit Thérèse en souriant, puisque vous faites si bonne chère en mon absence, tâchez de me la faire partager, maintenant que

me voilà. Monsieur de Fontevieux et moi nous sommes à cheval depuis sept heures, et nous avons besoin de réparer nos forces pour repartir.

— Quoi ! vous voulez nous quitter ? dit la vieille Marthe. Oh ! vous resterez ici, maintenant; nous vous soignerons, nous vous servirons, et vous verrez qu'on est toujours mieux dans la maison de son père et de sa mère que dans celle des autres, fussent-ils des princes et des rois.

— Ma maison est proscrite, et me cacherait mal, dit Thérèse ; je repartirai

cette nuit, mais je vous en prie, servez-nous quelque chose.

— Eh ! dit Baptiste en s'adressant à sa femme, que peux-tu donner à mademoiselle ?

— Tout ce qu'elle voudra; je vais aller chez le boulanger, chez le boucher, partout.

— Ne faites point cela, fit vivement Fontevieux; ce serait hors de vos habitudes, ce serait avertir tout le monde que quelqu'un est arrivé dans la maison.

— C'est vrai, dit Thérèse ; mais, ajouta-t-elle en souriant, il doit vous rester quelque chose de votre bonne chère.

— Dame, dit la vieille Marthe, un petit brin de lard avec des choux et un morceau de pain bis, voilà ce qu'il y a dans la huche.

— Nous ne sommes pas accoutumés à de meilleurs repas, dit Thérèse avec un soupir douloureux, allez nous chercher votre pain bis.

Cette misère qui n'avait jamais occupée mademoiselle de Moëllien au milieu

de ses courses errantes, lui fut pénible et douloureuse dans sa propre maison; mais ce sentiment s'effaça bientôt devant les soins empressés des deux vieillards. L'ingénieuse activité de Marthe parvint à organiser un souper presque splendide, comparativement à ce qu'elle avait d'abord annoncé. Une volaille, des œufs, quelques fruits, aussi précieusement conservés que si la maîtresse de la maison avait présidé à leur arrangement, firent de ce repas une sorte de régal pour ceux qui depuis quelque temps ne vivaient que d'un morceau de pain, qu'ils parvenaient à acheter par hasard. Et puis le linge était blanc, la vaisselle resplendis-

sait, le feu continuait à flamber joyeusement dans la vaste cheminée.

Ce sentiment de bien-être fut si puissant sur Thérèse qu'elle s'écria tout-à-coup et avec un accent heureux :

— Oh ! on est bien ici !

Thérèse avait ordonné à Baptiste et à sa femme de rentrer chez eux et d'attendre ses ordres. Elle et Fontevieux étaient de chaque côté de la table, les pieds tournés vers le feu, et ce mot seul de Thérèse avait troublé le silence qu'ils gardaient depuis quelques instants.

En l'entendant, Georges fut sur le point d'avertir Thérèse qu'il fallait songer à quitter le plus tôt possible cette maison où elle se trouvait si bien ; mais un contentement si vif et si mélancolique à la fois rayonnait sur le visage de Thérèse, son regard semblait caresser avec une si douce joie chacun des objets jadis accoutumés et qu'elle retrouvait enfin, qu'il ne se sentit pas le courage de l'arracher à cette charmante contemplation.

Thérèse arrêta tout-à-coup ses regards sur une tache qui se trouvait au plafond. Elle la regarda longtemps et sembla lui sourire. Puis elle la montra du doigt à

Fontevieux, et lui dit sans la quitter des yeux :

— Vous souvenez-vous de cela, Georges ?



— De quoi donc ? dit-il en regardant à son tour.

— Comment, reprit Thérèse toujours les yeux fixés au plafond et en souriant à ses souvenirs, vous ne vous rappelez pas ? Il y a bien longtemps de cela, le jour de la fête de ma mère, les gens de la maison tiraient des coups de fusils dans le jardin pendant que nous étions tous ici dans le

salon; j'étais toute petite fille, la peur me prit, et à vous aussi, et nous allâmes nous cacher tous deux derrière le fauteuil de mon grand-père, M. de Moëllien. Vous ne vous rappelez pas, dit-elle en s'animant, que mon grand-père vous fit honte de vos frayeurs pendant que ma mère me grondait doucement pour avoir dérangé le fauteuil de mon grand-père? Vous ne vous souvenez pas, reprit-elle encore qu'à ce moment la Rouarie, qui était déjà un homme lorsque nous n'étions tous que des enfants, prit votre défense, et dit à mon père : « Je vous promets que ce petit gaillard-là sera brave un jour et qu'il n'aura pas plus peur du bruit d'un fusil

que de celui de cette bouteille de champagne. » En parlant ainsi il en fit sauter le bouchon, qui alla frapper le plafond. Oui, oui, je me le rappelle, ajouta-t-elle, car mon père gronda la Rouarie de venir déboucher le vin de Champagne dans le salon, car il se fâcha de la petite tache qu'on venait de faire au plafond, qu'on avait repeint quelques jours auparavant. Cette tache, la voilà.

Thérèse poussa un profond soupir, et perdue dans la vague pensée qui s'était emparée d'elle, elle continua d'une voix douce et plaintive :

— Quelle charmante vie c'était alors, Georges ! quels plaisirs innocents et quels innocents chagrins ! quelle joie, quelle sécurité, et quelles espérances !

— Oui, dit Georges, que cette mélancolie de Thérèse gagna à son tour ; oui, je me rappelle la noble et chaste maison de votre mère, et l'hommage respectueux qui l'entourait, et la joyeuse hospitalité de votre père, et toute votre famille, si nombreuse, si vénérée, si unie; ces longues soirées si gravement occupées par des dissertations sur un coup de tric-trac ou de piquet mal joué la veille, pendant que là-bas, dans le coin

de ce salon, vous et moi, et vos belles cousines, et mon pauvre frère, qui est mort en exil, nous écoutions la Rouarie, qui nous racontait des histoires de revenant, et qui s'amusait bien plus de nos rires et de nos jeux que de la conversation qui se tenait au coin du feu.

— Et il est mort aussi, ce noble cœur, dit Thérèse avec un accent profond, le beau jeune homme d'alors, si célèbre par ses magnifiques chevaux, ses grandes meutes, sa vie qui avait le luxe de celle d'un prince, il est mort d'avoir supporté trop longtemps la misère et la faim, il est mort dans une maison étran-

gère, sur le pavé d'une chambre, et il est dans la terre humide et glacée, sans avoir un cercueil pour le défendre de la pluie et du froid.

— Oui, oui, dit Fontevieux, dont la voix s'altéra à ce souvenir, et nous sommes tous deux proscrits, tous deux condamnés à la vie qu'a menée la Rouarie.

— Est-ce qu'elle ne vous épouvante pas, Georges? dit Thérèse.

Fontevieux ne répondit pas; il contempla Thérèse; son œil s'anima à voir sa beauté rayonner d'un sourire de joie.

Son cœur se gonfla alors ; il se leva brusquement et dit :

— Partons, Thérèse, partons, il est temps.

— Déjà, dit-elle tristement.

— La prudence le veut, reprit Fontevieux.

— Encore un moment, reprit Thérèse d'une voix pleine de prière ; je suis si heureuse ici !

— Heureuse ! dit Fontevieux en essuyant une larme.

— Mais pourquoi cette tristesse ?

— Un jour viendra, repartit Fontevieux amèrement, où je vous dirai ce que je souffre maintenant, ce que j'avais espéré, et ce qui n'était qu'une illusion.

— Parlez tout de suite, Georges, dit Thérèse. Ne sommes-nous pas proscrits tous deux, vous le disiez tout à l'heure, orphelins tous deux, tous deux enchaînés aux mêmes devoirs, exposés aux mêmes dangers, poursuivant les mêmes espérances, inséparables, je l'espère du moins, dans notre bonne comme dans notre mauvaise fortune ?

— Est-ce tout, Thérèse? dit Fontevieux; et à ces espérances que nous poursuivons depuis si longtemps ensemble, ne s'en est-il mêlé aucune depuis ce matin?

— Oh! Georges, dit Thérèse avec épouvante, si près de la tombe de la Rouarie... Ah! c'est mal ce que vous venez de dire là, fit-elle en baissant la tête.

— Eh bien! oui, reprit Fontevieux avec une exaltation fébrile, c'est mal; mais je dois vous le dire, dût ma franchise vous épouvanter, cette espérance m'est venue à l'instant même où la Rouarie rendait le dernier soupir.

— Taisez-vous! taisez-vous! s'écria Thérèse avec un plus terrible effroi.

— Oh! reprit Fontevieux en pleurant, Dieu sait si jusqu'à ce moment la pensée d'être à vous m'est venue une seule fois. La Rouarie est mort, Thérèse; mais s'il eût vécu, il m'eût toujours trouvé prêt à vivre ou à mourir pour lui; sa volonté était la mienne, son esprit s'était enchaîné le mien. J'appartenais à ses projets comme son bras à son corps; il s'était emparé de tout mon être, excepté de mon cœur, qui était allé à vous. S'il eût vécu, le supplice que j'ai supporté si longtemps, je l'aurais supporté encore

sans me plaindre et sans chercher à y échapper; mais quand cette barrière infranchissable, qui me séparait de vous, a été brisée par la main inexorable de la mort, je dois vous le dire pour que vous sachiez toute mon âme, je n'ai pu contenir une sorte de joie fatale et coupable, et je n'ai pensé qu'à vous à côté du cadavre de celui pour qui j'aurais donné ma vie, si j'avais pu sauver la sienne, pour qui je la donnerais encore, si je pouvais la lui rendre.

Thérèse se taisait, les yeux baissés, le cœur ému, la rougeur au front.

— Vous n'avez point pensé à moi,

vous, reprit Georges, et je vous ai excusée dans la première heure de votre désespoir; je vous ai excusée encore lorsque vous défendiez la pensée de la Rouarie contre les esprits étroits qui veulent se partager son héritage ; je vous ai encore excusée lorsque la fuite nous a forcés de reprendre nos fatigues et nos dangers ; mais depuis que vous êtes dans cette maison, depuis que vous ouvrez votre âme aux doux souvenirs de votre passé, j'ai attendu un mot, un regard ; mais rien ! rien !... Depuis cette heure fatale où ma vie n'est plus qu'en vous, vous n'avez pas pensé un seul moment à moi.

Thérèse pleurait ; mais elle avait trop peur de l'émotion qu'elle éprouvait pour oser se hasarder à parler ; elle ne répondit pas encore.

— Non, reprit Fontevieux, vous n'avez pas pensé à moi, vous ne vous êtes pas souvenue de cette nuit où nous mourions tous deux, perdus et abandonnés par tous, et où vous me disiez que vous m'aimiez.

— J'y ai si bien pensé, Georges, s'écria Thérèse en laissant éclater ses larmes, que j'ai juré sur la tombe de la Rouarie de n'être à toi que le jour où

notre cause aurait triomphé, tant je me suis sentie faible désormais contre le fol amour que j'éprouve.

— Est-ce vrai? dit Georges en tombant à genoux devant elle.

— Oui, c'est vrai, répliqua-t-elle, ce que vous avez éprouvé avec effroi, je l'ai éprouvé avec horreur.

— Vous avez raison, Thérèse, reprit Georges, mais l'avenir nous appartient, l'avenir qui apporte avec lui, non pas l'oubli de ceux qu'on a aimés, mais le droit de penser à son propre bonheur.

Ce serment que tu as fait à la Rouarie, je le prends pour moi ; tu as juré de ne m'appartenir que le jour où notre cause aurait triomphé, et moi je ne me croirai digne d'être à toi que lorsque j'aurai combattu et vaincu pour elle.

— Oh ! merci, Georges, merci ! dit Thérèse en le regardant ainsi prosterné à ses pieds ; ils veulent un chef, reprit-elle avec ardeur, et ils ne t'ont pas choisi, et ils n'ont pas compris que toi seul au monde pouvais achever tout entière l'œuvre dont tu as déjà fait la moitié !

— Cette place, dit Fontevieux, je ne

veux pas la devoir à un choix toujours cruellement disputé, cette place, je veux la devoir à mes actions, et si Dieu n'a pas marqué ma tombe au premier pas de ma carrière, cette place je l'aurai bientôt conquise.

— Elle est à toi, et c'est moi qui te la donnerai reprit Thérèse avec enthousiasme. Écoute, Georges, écoute : cet acte que se disputaient encore ce matin les chefs de notre entreprise, cette liste de tous les conjurés, qui est la force même de la conjuration, ce levier avec lequel on peut jeter d'un seul coup dans la révolte tous les villages de trois pro-

vinces, c'est moi qui l'ai, Fontevieux, et je te la donnerai. Ah! disais-tu, je n'ai pas pensé à toi depuis que la barrière qui nous séparait est tombée ; oh! Fontevieux, que je t'aime bien plus que toi, j'y avais pensé avant, moi! et cette liste, je l'ai volée à la Rouarie, vivant encore, pendant que tu dormais à côté de la chambre où je veillais pour toi, près du lit de celui qui se mourait.

— Oh! sois bénie, Thérèse, dit Fontevieux, sois bénie, et maintenant demande-moi tout ce que tu voudras, dis-moi quel péril il faut braver, quels travaux il faut entreprendre; oh! que n'ai-je dé-

jà une armée pour délivrer la France de ses bourreaux et t'en faire proclamer la libératrice ; oh ! je te le jure, Thérèse, je te le jure, j'aurai de la gloire, je serai digne de toi !

— Et alors, n'est-ce pas, dit Thérèse, nous reviendrons dans cette maison, car vous qui me reprochez de ne pas avoir pensé à vous, Georges, vous ne savez pas qu'à l'instant où je me replongeais avec tant de bonheur dans les souvenirs du passé, je faisais en moi-même l'histoire de notre avenir. Comprenez-vous le charme d'être ici, à l'abri de toute crainte, de toute séparation, au

milieu de la famille dont nous serons à notre tour les anciens, et de pouvoir nous rappeler ces jours funestes d'à présent; cet orage sanglant et fatal, arrachant, brisant, détruisant les plus puissants du royaume, et nous poursuivant aussi dans notre obscure existence, prêt à nous anéantir sous sa furie, et auquel nous aurons échappé? Ne trouvez-vous pas que ce sera là un bonheur qui n'est réservé qu'à ceux qui ont souffert, et tremblé, et pleuré comme nous.

— Oh! oui, Thérèse, répondit Fontevieux, et ce jour je me rappellerai tout, et je raconterai comment tu fus plus

forte et plus aimante que moi, comment je te soupçonnai et comment tu me rassurais. Car je t'aime, entends-tu, comme nulle femme n'a pu être aimée...

— Taisez-vous, Georges, dit Thérèse avec ce bonheur embarrassé que donne l'amour que l'on aime.

— Car, reprit Georges, aucune femme ne vous a jamais égalée, Thérèse. Oh! laissez-moi vous dire tout ce que j'éprouve!... laissez parler ce cœur si longtemps comprimé!... Ne savez-vous pas que le prisonnier qui croit que sa captivité sera éternelle, s'y résigne, et n'éprouve plus

qu'un désespoir calme et sans combat?... Mais vienne le jour où un évènement lui apporte l'assurance de sa liberté, oh! alors, il éclate et heurte sans cesse la porte de la prison; il appelle, et se fait répéter sans cesse qu'il sera bientôt libre, et il demande à chaque minute: « Est-ce dans huit jours? est-ce demain? est-ce aujourd'hui? » Eh bien! moi, je suis ainsi; il faut, après ce silence affreux de trois ans, que je parle et que je dise sans cesse: « Je t'aime! je t'aime! et toi, m'aimes-tu? m'aimes-tu?...

— Oh! oui, Georges, je vous aime... oui... mais prenez garde, ami, nos vieux

serviteurs sont là près de nous... Que diraient-ils s'ils entraient tout-à-coup, et qu'ils vous trouvassent là à mes pieds, mes mains dans les vôtres, mon front incliné vers le tien. Oh! tais-toi, Georges! tais-toi!...

— Eh bien! dis-moi encore que tu m'aimes...

— Oh! ne le vois-tu pas! ne le sens-tu pas!... Mets ta main sur mon cœur... il m'étouffe, tant je suis heureuse... Mais écoute-moi, Georges, c'est à mon tour d'être prudente, et il est temps de partir; vois, déjà la nuit est moins épaisse

et le ciel noir s'éclaire de teintes grises; à peine aurons-nous le temps de quitter cette ville dangereuse.

— Oh ! pas encore, Thérèse, pas encore, reprit à son tour Fontevieux; mais où serions-nous mieux cachés que dans cette maison, que les maîtres ont désertée depuis si longtemps ? Reste, Thérèse, reste, il te faut du repos... Un jour, un seul après tant de fatigues, tant de cruels évènements... Oh ! restons, je t'en supplie, restons...

— Non, non ! dit Thérèse, il faut partir, je le veux, je vous en prie. N'oubliez

pas mon serment, Georges, n'oubliez pas que moi aussi j'ai eu longtemps à me taire, que moi aussi je sens que la vie commence à ce moment pour moi. Oh! non, non! reprit-elle en se dégageant vivement, un jour entier dans cette solitude, un jour entier en proie à tes aveux et à tes prières... je ne le veux pas!...

Georges la prit dans ses bras et la ramena doucement.

Elle avait la poitrine haletante, les eux baissés, les lèvres de Georges ef-

fleuraient son front. Elle le repoussa avec tristesse.

— C'est mal, Georges, lui dit-elle; oh! laissez-moi garder envers vous la chasteté que je dois à celui qui me donnera son nom. Partons, j'ai honte, j'ai peur; ne me faites pas rougir devant vous!

— Viens donc, Thérèse, viens, dit Fontevieux; allons, et Dieu nous soit en aide pour le salut de la France et pour notre bonheur!

— C'est bien, Georges, c'est bien... Va, sois-en sûr, Dieu nous protégera!

A ce moment le marteau fit résonner avec violence la porte cochère de la rue.

VII

A ce bruit, Georges et Thérèse tressaillirent, tous deux se regardèrent avec épouvante. Dieu envoyait-il un démenti à leurs douces espérances, leur envoyait-il un châtiment du bonheur imprudent auquel ils venaient de se livrer, quand une si sainte cause était dans leurs mains?

Ils écoutèrent. Baptiste accourut tout tremblant, et leur dit qu'il avait aperçu une troupe armée qui stationnait à la porte de la maison.

— Va leur ouvrir, lui dit Thérèse, et retiens-les quelques minutes seulement, le temps nécessaire pour que nous puissions gagner la porte du jardin.

Aussitôt Fontevieux et Thérèse coururent rapidement vers la porte par laquelle ils étaient entrés; mais au moment où ils allaient l'ouvrir, ils entendirent des voix dans la rue et des bruits d'armes qui leur apprirent que la maison était cernée.

— Nous sommes perdus ! dit Thérèse résolument.

— Oh ! dit Georges, je te défendrai contre une armée !

— Non, dit Thérèse, tu ne leur résisteras pas. Dieu nous délivrera de leurs mains , s'il ne s'est pas détourné de tous ses serviteurs; mais avant que nos ennemis ne s'emparent de nous, il nous reste un dernier devoir à remplir; suivez-moi.

Ils rentrèrent immédiatement dans le salon, refermèrent les volets extérieurs de la porte-fenêtre, les volets du dedans,

les assurèrent par la barre de fer que la vieille Marthe avait détachée.

—Et maintenant, dit-elle à Fontevieux, traînez ces meubles contre la porte qui ouvre sur le vestibule ; maintenez-la fermée jusqu'à ce que j'aie acccompli le sacrifice.

Pendant que Fontevieux lui obéissait, Thérèse ramassa rapidement les restes du foyer, les ranima et y jeta tout le bois qu'elle trouva sous sa main.

Cependant la flamme se rallumait à

peine. Thérèse, éperdue, cherchait de tous côtés des aliments à la flamme.

Pendant ce temps, Fontevieux entassait devant la porte les consoles, les siéges, tout ce qui pouvait opposer une résistance à l'entrée de ceux qui avaient déjà envahi la maison. Pendant ce temps aussi, on les entendait parler bruyamment à la porte du vestibule, dont Baptiste voulait absolument leur défendre l'entrée.

—Le gardien du cimetière, s'écriait-il, est un imbécile ! il n'est point entré de voleur dans la maison cette nuit; tout y

est parfaitement en ordre, et je ne demande l'assistance de personne.

—Ce ne sont pas des voleurs qui y sont entrés, répondit une voix qui n'était autre que celle de Barthe, ce sont des ennemis de la république.

— Je vous dis qu'il n'y est entré personne, ni voleurs, ni ennemis de la république, repartit Baptiste.

— Pour ça vous avez tort, dit le gardien du cimetière qui avait accompagné ceux qui venaient faire cette perquisition, je suis sûr d'avoir vu hier soir, dans

la nuit, deux individus pénétrer par la petite porte du jardin de la petite ruelle; c'est si vrai que je n'en ai pas dormi de la nuit, et comme ce matin au premier point du jour je ne vous ai point vu comme d'ordinaire travailler dans le clos, j'ai craint qu'on vous eût surpris dans votre sommeil, qu'il vous fût arrivé malheur, et j'en ai été avertir monsieur le maire.

En effet, c'est dans cette bonne intention que ce malheureux avait été éveiller la sollicitude du magistrat républicain. Si le maire avait été seul chez lui, lorsque le gardien du cimetière lui apporta

cet avis, il est probable que ce magistrat n'eût pas mis un très vif empressement à aller s'assurer de l'existence de deux vieillards dont personne ne s'occupait, il est probable encore qu'en les trouvant dans la maison il s'en fut tenu là, et qu'il eût renvoyé le gardien en lui reprochant de l'avoir dérangé si inutilement. Mais lorsque cet officieux maladroit alla chez le maire, Barthe s'y trouvait, Barthe qui, en vertu des ordres qu'il avait reçus de Morillon, allait de ville en ville pour ramener toutes les troupes disponibles.

A peine eût-il entendu l'avis qui venait d'être donné au magistrat municipal, que

Barthe y vit tout autre chose que ce qu'y avait vu le gardien du cimetière. Il savait, lui, que la Rouarie était sur le point de mourir, il savait que Morillon l'avait été surprendre à la Guyomarais, où il était avec quelques-uns de ses associés et avec Thérèse Moëllien. Il supposa donc que c'étaient des fugitifs et non des voleurs qui avaient pénétré dans cette maison. Aussitôt il prit des mesures rapides pour que la maison fût cernée de tous côtés. C'était lui qui insistait, comme nous l'avons dit, pour entrer dans les appartements.

— Je vous dis qu'il n'y a personne, ré-

pétait sans cesse le vieux Baptiste, et que voilà plus d'un an que cette maison n'a été ouverte.

— Vous mentez ! dit un garde national qui entrait dans ce moment dans le vestibule, car il y a au beau milieu du toit une cheminée qui fume, et vous n'avez pas l'habitude de faire votre cuisine dans le salon ou dans la chambre à coucher de la maison.

— En voilà assez comme ça, repartit Barthe, et brisez les portes si cet homme ne veut pas nous en donner les clefs.

— Eh bien, eh bien, dit Baptiste qui, ne sachant pas que la maison était cernée, voulait gagner quelques minutes pour donner à Thérèse et à Fontevieux le temps de sortir par le jardin, je vais vous les chercher.

— Que diable brûle-t-on donc là-dedans, s'écria un garde national du fond de la cour, on dirait qu'ils veulent mettre le feu à la maison.

En effet, le feu s'était enfin animé, grâce à tous les aliments que lui avait fournis Thérèse. Ecrans, corbeilles de femme, petits meubles précieux, elle

avait tout jeté dans la cheminée. Enfin, quand elle vit la flamme briller ardente et active dans le foyer :

— Garde la porte ! cria-t-elle tout-à-coup à Fontevieux, et fais-toi tuer s'il le faut, mais qu'ils n'entrent pas d'ici à cinq minutes.

Aussitôt elle se dépouilla de sa robe et la jeta dans les flammes.

A ce moment même Barthe s'écriait de l'autre côté :

— On brûle quelque chose, enfoncez les portes, n'attendez pas les clés.

Les premiers coups de crosse de fusils se firent entendre.

— Tiens bon, dit Thérèse, qui voyait avec désespoir que la flamme était presque complètement éteinte sous le drap lourd et humide dont elle venait pour ainsi dire de l'envelopper.

Les gardes nationaux commencèrent à frapper avec colère. Fontevieux, les deux mains en avant, maintenait contre la porte les meubles qu'il y avait accumulés, et Thérèse demi-nue courait dans le salon, cherchant d'autres éléments à la flamme qui se mourait. D'une main dé-

sespérée elle brisa les chaises, les fauteuils, en jeta les débris dans le feu. Mais une lourde fumée sortait seule de ce foyer étouffé. Alors Thérèse désespérée, s'arrêta devant le portrait de sa mère, le contempla un moment, puis le détacha du mur, et ayant fait le signe de la croix, elle le jeta dans le feu en murmurant :

— C'est pour votre sainte cause, mon Dieu !

Enfin elle poussa un cri de joie en voyant la flamme s'emparer de cette toile et de ces bois desséchés par les années.

La porte pliait cependant, et quelques-uns des meubles entassés par Fontevieux, cédant à l'ébranlement que leur donnaient les coups multipliés des agresseurs, avaient roulé avec fracas par-dessus la tête de Georges; Thérèse les avait ramassés et les avait traînés jusqu'au foyer de la vaste cheminée. La flamme pétillait, l'épaisse fumée qu'exhalait le drap commençait à emporter avec elle quelques jets de flamme, qui s'allumaient comme des éclairs dans ce sombre nuage.

— Encore une minute! s'écriait Thérèse, encore une minute!

Mais à cet instant la porte céda aux

efforts de ceux qui l'attaquaient; les meubles furent renversés, Georges fut repoussé au loin, et c'est seulement alors qu'il aperçut Thérèse à demi-nue, qui se jeta dans ses bras en lui disant :

— Cache-moi ! cache-moi !

Cependant, la porte ouverte en face la cheminée, lui livra un courant d'air glacé qui s'engouffra dans les flammes et leur donna une activité dévorante.

— Ils sont sauvés, murmura tout bas Thérèse, pendant que Barthe criait :

— Eteignez le feu ! éteignez le feu !

On arracha au foyer les meubles à moitié consumés, dont les cuivres s'étaient tordus dans la flamme, les débris de toiles, et enfin quelques lambeaux de drap, que le feu avait calcinés sans les réduire en cendre.

Barthe avait entendu dire que Thérèse Moëllien portait dans ses habits les papiers de la Rouarie; il s'empara de ces morceaux de draps et put reconnaître la cendre blanche et terne du papier qui les doublait ; mais toute trace d'écriture avait disparu, tout nom était effacé.

Alors il se tourna vers Thérèse Moëllien qui se tenait confuse derrière Fontevieux.

Il fallait, au digne agent de l'infâme Morillon, une lâcheté à faire, à défaut d'une cruauté, et comme on venait de lui arracher la preuve grâce à laquelle il eût pu envoyer plus de deux cents victimes à l'échafaud, il eut recours à l'insulte pour se venger de son désappointement.

— Ah ! par Dieu ! la belle, dit-il en se tournant vers Thérèse, il paraît que nous vous avons dérangée au bon moment, car d'après le costume où nous vous trou-

vons, je dois vous rendre cette justice de dire que vous n'employez pas tout votre temps à conspirer contre la république.

— Misérable ! s'écria Fontevieux en s'élançant sur Barthe.

— Laissez-le dire, Georges, répliqua Thérèse en l'arrêtant, ce n'est plus qu'à Dieu que nous devons compte de nos actions.

— Oh ! oh ! dit Barthe, Georges, Georges de Fontevieux, sans doute. — Très bien ! ajouta-t-il ; je vous remercie, la

belle, de m'avoir appris le nom de votre amant.

— Puisque vous savez mon nom, dit Fontevieux, il faut que vous sachiez aussi qui je suis : voici des papiers, veuillez en prendre connaissance.

Depuis longtemps Georges de Fontevieux était muni d'une commission du prince des Deux-Ponts, qui l'avait accrédité comme son agent diplomatique auprès de la république française, cette commission l'avait plus d'une fois tiré d'embarras, et il espérait encore y trouver son salut, et surtout celui de Thérèse.

Barthe fut vivement contrarié à la lecture de ces papiers, qui donnaient à l'arrestation de Fontevieux une importance politique qu'il n'avait pas prévue.

—Quoique je ne sache pas trop ce que peut venir faire dans ce pays l'envoyé du prince des Deux-Ponts, dit Barthe, je dois reconnaître que ces papiers sont en règle, mais quant à cette fille....

— Elle voyage avec moi, dit Georges en regardant Thérèse d'un air suppliant.

— En quelle qualité, reprit Barthe, comme votre femme ou comme votre maîtresse ?

— Comme ma femme, répondit Georges.

— Monsieur le maire, reprit Barthe, la fille Thérèse Moëllien a-t-elle fait afficher, dans cette commune, les bans de son mariage avec le sieur Fontevieux, comme la loi l'ordonne.

Le maire répondit négativement.

— En ce cas, répondit Barthe, ce prétendu mariage est faux ou nul, vous ne pouvez tout au plus réclamer cette fille que comme votre servante ou comme votre maîtresse, choisissez.

— Ni comme l'une ni comme l'autre ! s'écria tout-à-coup Thérèse avec une indignation exaltée. Oh ! Georges, Georges, la vie ne vaut pas qu'on souffre une pareille injure : allez, vous êtes libre, moi je reste, et je le dis tout haut : j'ai conspiré et je conspirais encore à l'instant même, en brûlant ce vêtement où était cachée la preuve de ma conspiration.

— A la bonne heure, dit Barthe, voilà de la franchise, ce n'est pas comme vous, monsieur Georges de Fontevieux, qui vous prétendez un envoyé respectable d'un prince allié ; que faisiez-vous ici,

monsieur l'ambassadeur, ajouta-t-il avec ironie ?

— J'aidais mademoiselle de Moëllien, dit Georges, à vous arracher toutes les traces de cette conspiration qui éclatera sur vous et vous dévorera tous ; je conspirais avec elle, et s'il faut mourir pour cela, je mourrai avec elle.

— Ah ! s'écria Barthe avec joie, il me semble que nous n'en avons pas besoin de plus pour arrêter ces deux infâmes aristocrates et les conduire à Rennes sous bonne escorte. A cheval, à cheval ! et gagnons le chef-lieu du département. Ça

vous fera plaisir, ajouta-t-il en se tournant vers Georges et Thérèse ; car, si je ne me trompe pas, vous y trouverez des gens de votre connaissance. Allons, dépêchons-nous, nous n'avons pas une minute à perdre.

Immédiatement on attacha la main de Fontevieux à la main de Thérèse, et on les plaça au centre d'une troupe de garde nationale.

— Marthe... dit tout bas Thèrèse à la vieille servante.

La pauvre servante s'avança en pleurant.

— N'as-tu pas un vieux manteau à me jeter sur les épaules ? dit Thérèse.

— Ah bah! ah bah! fit Barthe en leur montrant la porte de la rue, il n'y a pas de mal à ce que vous régaliez un peu les habitants de Fougères de la vue de vos charmes. Eh! eh! ajouta-t-il avec un rire féroce, voilà des épaules blanches comme l'ivoire; ça fait un beau brin de fille, n'est-ce pas, vous autres ?

Et l'ignoble agent poursuivant ses plaisanteries obscènes, força la malheureuse Thérèse à traverser ainsi à moitié nue toute la ville de Fougères; elle parcourut

ainsi sous le froid toute la distance qui sépare cette ville de Rennes. Et ce ne fut qu'au moment d'arriver qu'un garde national, ému des larmes silencieuses que la pudeur et non pas la souffrance lui faisait verser, lui jeta un manteau dont elle put s'envelopper.

A l'heure ou Thérèse et Georges arrivaient à la prison de Rennes, sous l'escorte de Barthe, Picot Limoëlan et Angélique Desilles y avaient été déjà écroués par ordre de Morillon. Quant à Marguerite, elle avait été remise à Guillaume Poiré, avec ordre de la transférer dans les prisons de Nantes, car pour prix des

renseignements que lui avait donné Lemaître au sujet de Césaire Perbruck, Morillon lui avait promis de lui envoyer sa fille si jamais il parvenait à l'arrêter.

VI

Cependant Morillon déçu dans ses vastes espérances, Morillon, à qui échappaient les chefs les plus importants de l'association, qu'il avait si ardemment poursuivis lui, Morillon voulut s'emparer du petit nombre de ceux dont le hasard lui avait livré les noms.

Avant que la Chauvenais et Morin Delaunay, qui habitaient Rennes, eussent pu être avertis de ce qui s'était passé à la Fosse-Ingant, ils étaient arrêtés dans leurs maisons. Malheureusement pour eux, leurs noms se trouvaient dans les papiers dont Morillon s'était emparé. Presque en même temps Loquet de Granville et Grou de la Mothe étaient surpris dans leur château. Ceux-ci durent leur arrestation au souvenir que Morillon garda de les avoir rencontrés lorsqu'ils se rendaient à la grande assemblée du château de la Rouarie. Plus tard on s'empara de madame Lafauchais, dont Morillon intercepta une lettre

adressée à Loquet de Granville, lettre dans laquelle cette dame l'avertissait de ce qui venait de se passer à la Fosse-Ingant. Mais ce n'était pas assez pour Morillon : il lui fallait d'autres victimes, puisqu'il connaissait d'autres hommes qu'il pouvait accuser. Il connaissait M. de Perbruck et M. de Paradèze, Champagnolles, les deux Desilles, la Châtaigneraie, et il considérait toutes ces têtes comme lui appartenant.

En conséquence, deux jours après l'arrestation de Thérèse Moëllien et de Fontevieux, il reprit ses courses en com-

pagnie de Barthe, qui lui avait triomphalement amené ces deux prisonniers. mais tout en poursuivant les nobles royalistes, le farouche commissaire pensait à ses vengeances personnelles, et il arriva que ce fut en voulant satisfaire une haine particulière qu'il se retrouva sur la piste de quelques-uns des personnages de ce récit.

En effet, Morillon n'avait pas oublié la résistance de Delbenne, et il avait juré de se venger du mouvement d'humanité qui avait poussé le lieutenant de gendarmerie à protéger Marguerite contre d'odieuses brutalités. Pour y parvenir, Mo-

rillon essaya d'abord de faire un rapport défavorable contre cet officier; mais les services de celui-ci parlèrent plus haut que la dénonciation de Morillon, et les membres de la commune de Rennes poussèrent le courage jusqu'à dire à Morillon qu'il était inutile de battre une femme pour l'arrêter.

Cet échec devint un nouveau grief contre Delbenne. Ce fut donc dans le but d'atteindre, d'un autre côté, la vengeance qui lui échappait, que Morillon, accompagné de Barthe, se rendit à la demeure de Marie-Jeanne, Il savait que cette fille avait assassiné son frère pour

protéger la venue de Delbenne, son amant; il avait appris, d'une autre part, que la Rouarie se trouvait dans la grange du malheureux le Fort, la nuit où lui-même se rencontrait dans la ferme avec Saturnin Fichet, les frères Robertin et l'infortunée Marguerite; et il espéra faire jaillir de toutes ces circonstances une accusation où il envelopperait Delbenne.

Ainsi, trois jours après sa dernière expédition, Morillon, toujours infatigable, arrivait à l'angle du bois de Blain, à quelques pas de Guéménée. Il alla droit à la ferme de Marie-Jeanne.

Lorsqu'il y entra, il ne trouva qu'une servante qui s'occupait aux soins de la maison, et lui demanda à parler à sa maîtresse.

— Elle n'habite plus cette ferme, lui répondit cette fille. Depuis le jour où son frère y a été assassiné avec Sylvestre et les deux gars Robertin, elle l'a abandonnée, et ne veut plus en entendre parler.

— Et à qui appartient-elle maintenant, dit Morillon?

— Dame! reprit la fille d'un air niais,

je pourrais bien dire qu'elle est à moi et à mon frère, car le lendemain de ce terrible jour... lorsque nous sommes revenus de Guéménée, où elle nous avait envoyés passer la nuit, elle nous a dit comme ça : « Prenez la ferme, faites-en ce que vous voudrez, je vous la donne. »

— Elle est donc bien malheureuse, la pauvre fille? reprit Morillon.

— Oh! oui, et sans un voisin qui l'a recueillie et chez qui elle est placée comme servante, je crois bien qu'elle serait morte de froid et de faim dans le bois, où elle passait toute la journée à pleurer et à se lamenter.

— Pardieu! dit Morillon, qui voulait absolument atteindre Marie-Jeanne, voilà qui est d'un brave homme et je voudrais bien le connaître, car les honnêtes gens sont rares par le temps qui court.

— Puisque vous connaissez Marie-Jeanne, reprit la paysanne, vous connaissiez peut-être les Robertin, ceux qui sont morts ici.

— Oui, oui, dit Morillon, c'étaient mes bons amis; je connaissais Jérôme et Paul.

— Eh bien ! répliqua la servante, c'est leur oncle, c'est le frère de leur père qui a recueilli Jeanne.

— Ah ! je sais, je sais, dit Morillon, celui qui demeure tout près d'ici.

— Eh bien ! oui, dit la paysanne, celui qui tient une ferme de M. Perbruck, et dont les terres sont enclavées dans la lisière du bois.

— Je vois cela d'ici, reprit Morillon, dont l'instinct de limier se réveilla à ce nom de Perbruck.

Puis voulant apprendre où était située la ferme, sans avoir l'air de questionner la servante, il reprit :

— N'est-ce pas à gauche, en sortant de la maison et en allant du côté de Nantes ?

— C'est ça.

— Puis, au milieu du bois, continua Morillon de l'air d'un homme qui cherche à se rappeler un chemin qu'il a suivi il y a longtemps ; puis, au milieu du bois, il me semble qu'on prend à droite...

— Oh ! non, non, reprit la servante ; c'est pas si loin que ça : c'est au premier chemin de détourne à gauche dans le bois, et plus encore à gauche, comme qui voudrait regagner la route de Niort et d'Ancenis.

— Je me souviens à présent, reprit Morillon, à qui ces renseignements parurent suffisants pour le diriger dans la recherche qu'il voulait faire. Eh bien ! ajouta-t-il, dites à Marie-Jeanne, quand vous la reverrez, que je suis bien fâché de ne l'avoir pas trouvée; mais il faut que ce soir, moi et mon camarade, nous soyons à Nantes, et nous n'avons pas le

temps de nous détourner de notre route pour aller rendre visite à la pauvre fille.

— Si elle vient, messieurs, je le lui dirai ; mais si elle me demande qui est-ce qui est venu, que faudra-t-il que je lui réponde ?

— Ah ! diable, dit Morillon ; eh bien ! répondez-lui que ce sont les amis du lieutenant Delbenne, elle saura ce que cela veut dire.

Morillon et Barthe s'éloignèrent, pendant que la servante grommelait entre ses dents :

— En voilà à qui je n'aurais pas fait si bon accueil, si j'avais su qu'ils fussent les amis de ce gendarme qui a perdu l'esprit de notre pauvre maîtresse.

Lorsque Barthe et Morillon furent à quelque distance de la ferme, le premier, après en avoir reçu l'ordre de Morillon, fit un détour, gagna Guéménée à toute bride, et porta aux gendarmes du pays l'ordre de venir les rejoindre à la ferme de François Robertin. Morillon ralentit le pas de son cheval pour attendre le retour de Barthe, qui reparut bientôt.

— Eh bien ! vont-ils venir ?

— Ils y seront dans une heure, reprit Barthe.

Puis, mettant son cheval à côté de celui de Morillon, Barthe lui dit avec une familiarité à laquelle il se croyait des droits authentiques depuis l'arrestation de Thérèse Moëllien.

— Ah çà ! que comptez-vous faire chez cet homme et près de cette fille ?

— Cet homme s'appelle Robertin, lui dit Morillon d'un ton sentencieux, c'est l'oncle de ces Robertin qui se sont si doucettement entr'égorgés dans cette

maison que nous venons de quitter, c'est l'un des fermiers de ce marquis de Carabas que l'on appelait marquis de Perbruck. Crois-moi, Barthe, ceux que nous avons dérangés à la Guyomarais et plus tard à la Fosse-Ingant doivent se promener dans ses parages-ci pour s'y cacher : quelque chose me dit que c'est encore une remise à gibier aristocrate. Et puis, comme je le disais, c'est un Robertin, et à défaut de celui, ou plutôt de celle qui m'a laissé vingt-quatre heures dans le château de Nantes, je ne serai pas fâché d'en trouver un à qui je puisse faire payer le mauvais tour de la petite Rose. D'ailleurs, j'y trouverai la Marie-Jeanne

et j'ai un compte à régler avec son amant : je la chargerai de m'acquitter.

— Elle ? dit Barthe, mais elle était pour les républicains.

Morillon jeta un regard de mépris sur son digne ami, et daignant enfin lui dévoiler les profonds calculs de sa politique, il répondit :

— Elle a beau avoir été pour les républicains, elle n'en a pas moins assassiné son frère. Ça a passé inaperçu, au milieu du carnage qui s'est fait dans cette maison, et notre ami Delbenne n'en a rien

dit à l'accusateur public, mais il faut que justice se fasse, et elle se fera. Si nous voulons que l'on respecte la république, il ne faut pas y souffrir de fratricides. Les ennemis de la nation ne manqueraient pas de la calomnier à ce sujet.

— Sais-tu bien, dit Barthe en examinant Morillon, que tu es un atroce gredin avec ta justice et la peur que tu as que l'on calomnie la nation! Qu'est-ce qu'elle t'a fait cette malheureuse Marie-Jeanne?

— Elle, dit Morillon, rien du tout, et si la municipalité de Rennes avait fait

casser le lieutenant Delbenne, comme je le lui demandais, la pauvre fille aurait vécu tranquille et heureuse tant qu'elle aurait voulu ; mais je n'ai pas réussi, et j'en suis pour les insolences que cet homme m'a dites. Ah ! tonnerre ! il faut que je l'en punisse, vois-tu ; ça coûtera peut-être la vie à cette fille, mais elle le méritait bien et lui aussi. J'arrangerai cela drôlement, sois tranquille, ajouta-t-il, ça sera comme pour la fille de Marchant, ton bon ami, le bourreau de Nantes.

— Hein ! fit Barthe, est-ce que celui-là aussi t'a fait quelque chose ?

— Non pas lui, dit Morillon, mais son honorée demoiselle s'est permise de me dire des douceurs dont tu aurais pu avoir ta part si tu avais été avec moi à la Fosse-Ingant.

— Ah çà ! est-ce que tu voudrais faire perdre sa place à ce brave Marchant ? dit Barthe ; n'oublie pas que je lui ai donné ma parole qu'il ne serait pas tourmenté pour le passé, et entre gens d'honneur, tu comprends, une parole c'est sacré.

— N'aie pas peur, n'aie pas peur, répliqua Morillon, qui souriait à quelque

idée féroce qui lui passait par l'esprit, je ne le ferai pas destituer.

Les deux amis, causant et plaisantant de cette agréable façon, continuèrent leur route vers la maison qui leur avait été désignée.

Sans doute un mauvais esprit dirigeait Morillon; il avait l'instinct de la bête fauve, car il ne s'était pas trompé en supposant que la ferme où s'était retirée Marie-Jeanne, cachait quelques-unes des victimes qui lui avaient échappé.

En effet, c'est là, qu'après la réunion

de la Fosse-Ingant, MM. de Perbruck, de Paradèze, la Châtaigneraie et Saturnin Fichet avaient été chercher un asile. Par un hasard encore plus étrange, d'autres proscrits contre lesquels Morillon avait un profond ressentiment, mais qu'il n'eût pas cherchés là, s'étaient aussi réfugiés dans cette maison. C'étaient le vieux Louis Robertin et sa fille Rose. François Robertin de Blain était en effet le seul parent qui leur demeurât, et ils s'étaient rendus près de lui après leur fuite du château de Nantes.

Rose et son père avaient été reçus à bras ouverts, on avait donné au vieux

Louis Robertin un coin de grange d'où il pouvait se traîner jusqu'au cellier où l'on gardait le cidre. Dès le matin, il y allait remplir une sorte de dame Jeanne qui contenait la valeur de trois ou quatre pintes et l'emportait sur sa paille, la buvait en une heure et dormait; puis il s'éveillait et allait chercher à boire, il buvait encore et se rendormait; il est impossible d'avoir un hôte moins gênant. Quant à Rose, elle avait été installée dans ses fonctions de surveillante de la ferme, fonctions qu'elle devait partager avec Marie-Jeanne.

Avant de raconter les évènements que

fit naître l'arrivée de Morillon dans cette famille, il nous faut donner à nos lecteurs quelques détails sur ses antécédents et expliquer comment Marie-Jeanne s'y était retirée.

Depuis longtemps, François Robertin, de Blain, était veuf : six gars, dont le plus âgé avait vingt-six ans, et le plus jeune dix-huit, composaient la famille. C'étaient de rudes et durs jeunes gens, qui avaient été plus d'une fois rôder autour de la ferme de Marie-Jeanne, et dont les plus âgés avaient essayé de lui parler d'amour, avant que la révolution eût mis le désordre dans les familles. Re-

poussés les uns après les autres, ils ne s'étaient point dépités de n'avoir pas été accueillis, et ils avaient continué à aimer Marie-Jeanne comme une bonne et belle voisine, destinée à devenir la femme d'un fermier plus aimable, plus adroit ou plus riche qu'eux.

Mais lorsqu'ils avaient appris que les refus de la fermière venaient de la préférence qu'elle accordait au maréchal des logis Delbenne, qui commandait alors la brigade de Guéménée, ils s'étaient éloignés avec mépris de Marie-Jeanne et de son frère, qui souffrait, disaient-ils, cette indignité.

Delbenne était devenu lieutenant, et ses relations avec la belle fermière de Blain avaient continué, quoique le changement de résidence du lieutenant les eût rendues moins fréquentes. A cette époque, c'était avant l'horrible épisode que nous avons raconté, Marie-Jeanne avait cru s'apercevoir que le cœur de son amant lui échappait, et elle avait voulu se rapprocher de ses anciens voisins. Elle s'était donc rendue un jour chez eux sous prétexte d'affaire; elle avait trouvé le vieux François au milieu de la cour de sa ferme, dirigeant les travaux de ses fils, occupés à charger des voitures attelées, selon l'usage du pays, de

deux paires de bœufs et d'autant de chevaux.

— Bonjour, voisin, avait dit Marie-Jeanne en abordant le vieillard, pendant que les fils étaient tous restés immobiles, en voyant cette belle fille revenir ainsi chez eux.

— Continuez votre travail, dit sévèrement François Robertin, Marie-Jeanne n'a rien à vous dire, je suppose.

Puis il se tourna vers la jeune fille et reprit rudement :

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Je venais pour vous dire, répliqua Marie-Jeanne, interdite de l'accueil glacé du vieillard... que mon frère est malade et qu'il ne peut mener ses grains au marché de Guéménée, il m'a chargée de vous prier de venir les prendre en passant, et de les vendre avec les vôtres.

— J'irai les prendre demain.

— Vous ne deviez point aller au marché, dit l'un des fils.

— J'irai prendre les blés ; mêlez-vous de vos affaires, répliqua le père.

— Mon frère espère, dit Marie-Jeanne tremblante, que vous entrerez lui dire bonjour et que vous déjeûnerez avec lui.

— J'irai prendre les blés... répéta Robertin d'un ton glacé, faites charger les voitures, de façon à ce que je les trouve sur la route.

— Vous ne voulez donc pas entrer dans la maison? reprit la pauvre fille en pleurant?

— Ça n'est pas nécessaire.

— Ça fera plaisir à mon frère, et je n'y serai pas, dit Marie-Jeanne.

Le vieillard la regarda un moment et parut ému de la douleur qu'elle éprouvait, mais il se retint et lui dit en la reconduisant du côté de la porte de sortie :

— Allez, Marie-Jeanne... allez... dites à votre frère que je suis à son service, à lui...

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la barrière qui fermait la cour; là, et lorsqu'il fut hors de la vue de ses fils, le vieux Robertin prit la main de Marie-Jeanne et lui dit avec plus de bonté :

— Va, ma fille ! va... faut que ce soit

comme ça... Si je t'avais parlé doucement, il y en aurait eu un de ces six beaux gars-là qui serait retourné rôder autour de ta ferme, et tu sais bien que ce n'est plus possible maintenant... C'est ta faute, Marie-Jeanne, c'est ta faute.... Va, je ne te maudis point, car tu étais une bonne fille ; mais dame !... ton frère a fait le vaniteux, il t'a habituée à voir des gens qui n'étaient point des paysans. C'est aussi un peu sa faute. Dieu vous pardonne à tous deux !

Ce petit évènement s'était passé quelques jours avant la funeste rencontre qui avait amené le crime de Marie-Jeanne et

la mort des frères Robertin. Il n'avait pas peu contribué à exaspérer l'esprit de la pauvre fille, qui avait compris qu'il n'y avait plus d'espoir pour elle que dans l'amour de Delbenne. Cette insulte faite à sa sœur avait aussi poussé le frère de cette infortunée, à se montrer plus sévère envers elle et avait aidé à amener cette collision où Lefort avait trouvé la mort. Il nous faut expliquer maintenant comment, après avoir été si positivement éconduite par François Robertin, Marie-Jeanne avait trouvé un asile près de lui.

Le lendemain de la nuit sanglante que

nous avons racontée, le vieux Robertin, en se rendant aux champs, aperçut une femme à genoux sur le bord d'une mare ; il reconnut de loin Marie-Jeanne qui priait. Il l'observa et s'approcha doucement. Tout à coup il la vit se lever, tendre ses bras vers le ciel et se précipiter dans la mare. Lorsque le courageux vieillard parvint à l'en arracher, elle était évanouie. Il la fit porter chez lui, où il trouva la servante dont nous avons parlé tout à l'heure et qui courait après sa maîtresse.

En effet, la pauvre fille, en entrant le matin dans la ferme, avait trouvé les ca-

davres des Robertin, celui de Sylvestre, celui de Lefort, et elle pouvait supposer que Marie-Jeanne avait péri dans cet horrible massacre. Elle raconta tout cela à François Robertin ; elle lui apprit aussi que la gendarmerie, avertie par Delbenne, s'était rendue dans la maison. Mais, comme le soupçonnait Morillon, le lieutenant avait déclaré que le frère de Marie-Jeanne avait succombé dans la lutte où avaient péri les trois frères Robertin.

Pendant que la servante racontait tout cela, Marie Jeanne était revenue à elle ; elle avait entendu ce récit, et une seule chose l'avait frappée, c'est que Delbenne

ne l'avait pas dénoncée. Il lui pardonnait donc son crime, il pouvait donc l'aimer encore. Avec cet espoir, l'amour de la vie lui revint ; elle quitta la maison du vieux Robertin pour aller écouter à la mairie de Guéménée la lecture du procès-verbal. Elle déclara qu'en voyant s'engager cette lutte horrible elle était devenue folle, et qu'elle ne se rappelait plus rien. Sa tentative de suicide donnait un certain poids à cette déclaration, et elle fut acceptée sans opposition.

Mais en quittant Guéménée pour se rendre à la ferme, Marie-Jeanne ne se sentit pas le courage de retourner dans

sa maison. Ce fut alors que dans un moment de délire elle dit à sa servante : « Prends cette ferme, fais-en ce que tu voudras, je te la donne. » Alors, ne sachant où aller, elle se mit à errer dans la campagne. Deux des fils Robertin la rencontrèrent assise sur le bord d'un chemin qui menait à leur ferme. C'était l'heure où toute la famille Robertin revenait des champs.

— Ah! lui dit l'un, tu pleures maintenant... Voilà où ça mène de faire la fière. Va, tu es perdue et maudite.

— Maintenant que tu es encore plus

riche qu'autrefois, lui dit le second, tu peux épouser ton officier, à moins qu'il ne veuille plus d'une fille pareille à toi.

Elle ne répondit rien, et ils s'éloignèrent.

Un autre en rentrant dans la maison de son père la rencontra encore et lui cria :

— Si tu n'avais pas ouvert la porte aux républicains, ton frère n'aurait pas été tué.. Va, Marie-Jeanne, tu seras damnée.

Ils passèrent tous les six les uns après

les autres, chacun avec une malédiction ou un reproche, si bien que Marie-Jeanne se demandait s'il ne valait pas mieux mourir que de vivre désormais maudite et méprisée. Peut-être allait-elle s'abandonner encore à cette funeste pensée, lorsque par cette route passa de nouveau le vieux François Robertin, marchant en avant d'un attelage de six bœufs qui traînaient une charrue. Le vieillard était pensif et triste, il songeait au sort de ses infortunés parents qui s'étaient égorgés les uns les autres pour différences d'opinion; et lui, qui avait déjà vécu soixante-dix ans, qui passait pour un homme d'expérience, se demandait quelles étaient ces opinions

nouvelles qui bouleversaient la France. Il se demandait pourquoi le peuple se levait... Il se demandait ce que signifiait cet acte inouï d'un roi jugé par une assemblée. Et en se mettant en face de ces grands évènements qui lui semblaient impossibles, il se signait avec ferveur, murmurant une prière, et se disant : « La fin du monde est venue, le jugement dernier approche; prions et remplissons nos devoirs de chrétiens. »

Comme il allait passer absorbé dans ces pensées, il aperçut tout à coup Marie-Jeanne; il s'arrêta, et ses bœufs, accoutumés à la main puissante qui les gui-

dait, s'arrêtèrent aussi en voyant s'appuyer à terre le long aiguillon que Robertin tenait à la main.

— Que fais-tu là? Marie-Jeanne, dit-il à la pauvre fille qui pleurait la tête dans ses mains.

— J'attends que le bon Dieu envoie quelqu'un pour me tuer, après avoir envoyé tant de gens pour me maudire.

— Qui donc t'a maudite ainsi?

— Ce sont vos fils qui m'ont dit que j'étais maudite, et que je serais damnée.

— Lequel t'a dit cela?

— Tous les six.

Le vieux Robertin se signa et pria mentalement.

— Et vous me maudissez aussi au fond de votre âme, dit Marie-Jeanne ?

— Viens avec moi, ma fille, repartit le vieux Robertin, car je ne veux pas que la malédiction de mes enfants reste sur toi ; peut-être, le jour viendra bientôt où Dieu la leur rejetterait sur leur tête.

Marie-Jeanne obéit à Robertin, elle arriva avec le vieillard dans la ferme au moment où les six fils rangés autour du foyer causaient entre eux à voix basse. A l'aspect de leur père, tous se levèrent en ôtant leurs longs bonnets de laine ; à l'aspect de Marie-Jeanne, ils se regardèrent entre eux.

Le père commença par le premier de ceux qui avaient rencontré Marie-Jeanne et le força à répéter les paroles qu'il avait dites, puis il reprit d'un ton sévère :

— Pourquoi as-tu insulté cette mal-

heureuse? T'a-t-elle fait du mal et d'où vient que tu t'es fait son juge?

Le fils habitué à l'obéissance et au respect, baissa la tête. Le vieillard continua :

— Si Marie-Jeanne a fait une faute, ce n'est point à nous à la juger et à la maudire. Pensez à prier et à vous humilier, les gars. Quant à celui de vous qui insultera jamais une pauvre fille qui se repent et qui pleure, je le chasserai de ma maison.

Les enfants s'inclinèrent.

— Et maintenant retourne dans ta ferme, dit Robertin à Marie-Jeanne ; il ne faut pas que tu abandonnes ceux qui vivent de tes champs et de leur travail.

— Ma ferme, je la donne à qui la veut, dit Marie-Jeanne ; la maison, je n'y rentrerai jamais, il me semble que j'y verrais toujours le cadavre de mon frère... là, dans le milieu de la chambre, la tête fendue.

—Eh bien! dit Robertin jusqu'à ce que ta ferme soit vendue et que tu en aies une autre, reste ici. Il y a toujours un coin dans ma maison pour ceux qui se repentent.

Marie-Jeanne était donc restée chez Robertin, mais elle n'avait voulu demeurer qu'à la condition d'être traitée comme une servante; elle avait choisi sa place dans un coin de l'étable et ne paraissait jamais aux heures des repas; un morceau de pain qu'elle mangeait dans un coin lui suffisait. Elle était à peine établie dans la maison, lorsque Rose arriva avec son père et vint demander asile au vieux François.

Le soir même, au milieu de ses six cousins qui avaient la bouche béante, admirant, chacun à part soi, cette charmante fille, bien autrement vive, accorte

et gracieuse qu'aucune des femmes qu'ils avaient vues jusque-là, Rose racontait comment, deux mois avant, elle avait sauvé le gentil Saturnin Fichet, le fils de l'intendant du marquis de Perbruck, qui, disait-elle, ressemble, à ce qu'il paraît, à M. le comte comme deux gouttes d'eau. Elle racontait aussi la manière dont elle avait échappé à Morillon, et les gars riaient d'une grosse voix en disant que leur cousine était fine comme une mouche.

Le père Robertin écoutait d'un air mécontent et observait l'admiration brutale de ses fils, tout en pensant qu'il re-

nait d'introduire dans la maison un germe fatal de désordre. Tout à coup on appela de l'autre côté de la cour.

VII

A ce bruit le vieux Robertin se lève et va ouvrir. M. de Perbruck se présente seul d'abord, et après s'être assuré qu'il n'y a dans la ferme personne dont on puisse soupçonner l'indiscrétion, il apprend à son vieux fermier qu'il vient loger chez lui avec son fils, le

comte de Perbruck, et deux de ces amis.

Le vieillard rentra chez lui et annonça cette importante nouvelle.

Au nom de leur maître, les six gars se levèrent et attendirent avec une sorte d'effroi l'apparition de leur seigneur.

Il leur semblait qu'ils allaient être confondus par l'éclat de sa personne; une seule voix osa se faire entendre, ce fut celle de Rose, qui s'écria joyeusement :

— Ah ! je ne serais pas fâchée de voir si c'est vrai que le jeune comte ressemble à Saturnin Fichet.

— Taisez-vous donc, taisez-vous donc, murmurèrent de tous côtés les jeunes gars, c'est notre seigneur !

L'apparition de Dieu n'aurait pas été attendue avec plus de trouble et de respect.

Cependant M. de Perbruck entra le premier, à sa suite M. de Paradèze, puis ensemble la Châtaigneraie et Saturnin. Les six gars, sur un signe de leur père,

se mirent à genoux, tandis que Rose, à l'aspect de Saturnin, s'écriait d'une voix éclatante :

— Ah ! mon Dieu, c'est lui !

Cette exclamation appela l'attention des gentilshommes sur la jeune fille qui l'avait poussée. Saturnin avait reconnu Rose et n'avait pu cacher son trouble. Le vieux Robertin la regardait d'un air courroucé ; quant à M. de Perbruck, il avait froncé le sourcil ; M. de Paradèze, plus maître de lui, s'avança vers Rose et lui dit d'une voix mielleuse :

— De qui parlez-vous, ma belle enfant?

—Pardon... monsieur... dit Rose toute tremblante de l'effet qu'elle avait produit. C'est M. le comte de Perbruck, qui ressemble tant à un jeune homme que j'ai vu chez mon père...

— A M. Saturnin Fichet? dit M. de Paradèze.

— Oui... oui... à Saturnin Fichet.

— C'est vrai... c'est vrai, reprit M. de Paradèze, et lorsqu'ils étaient l'un près

de l'autre, il était même difficile de les reconnaître... Mais maintenant il est impossible de s'y tromper, car ce pauvre Saturnin Fichet est mort.

— Mort ! s'écria Rose avec désespoir ; mort !... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu! que vais-je devenir ?

Aussitôt elle alla se cacher dans un coin pour pleurer, tandisque, sur l'ordre du père Robertin, les gars prenaient les manteaux des voyageurs, et allaient conduire les chevaux à l'écurie.

La salle basse où l'on se trouvait con-

tenait trois lits occupés d'ordinaire par le vieux Robertin et quatre de ses fils, qui couchaient deux dans chaque lit. A la voix du père de famille, il fallut que Rose s'arrachât à ses larmes pour préparer les lits des seigneurs. Marie-Jeanne fut appelée, elle arriva la tête basse, et se mit en devoir d'aider Rose.

M. de Perbruck et M. de Paradèze s'étaient assis au coin du feu, tandis que la Châtaigneraie causait dans un coin avec Saturnin.

— C'est une de vos anciennes passions,

lui disait la Châtaigneraie ; je vous en félicite, la fille est jolie.

Saturnin lui raconta que c'était précisément Rose qui l'avait engagé dans cette intrigue insoluble.

— Et que je voudrais voir finir, ajouta-t-il avec humeur, car si je pèse à M. de Perbruck, je vous déclare que M. de Perbruck m'ennuie étrangement.

De son côté le marquis disait tout bas à M. de Paradèze :

— Vous voyez, c'est une chose impos-

sible, ce misérable sera reconnu à tout instant et nous perdra. Croyez-moi, il faut prendre un parti décisif.

A ce moment, et comme si le hasard eût voulu venir en aide aux paroles de M. de Perbruck, un cri perçant se fit entendre dans la salle basse ; c'était Marie-Jeanne qui venait de se trouver en face de Saturnin ; et qui le montrait du doigt, en s'écriant d'une voix épouvantée :

— Il y était !... il y était !...

Elle avait reconnu Saturnin pour un

de ceux qui étaient venus dans sa ferme le soir du meurtre de son frère.

— Encore ! dit M. de Perbruck en frappant la terre du pied ; il faut en finir, ajouta-t-il tout bas, oui, ici-même.

Marie-Jeanne était sortie après avoir reconnu Saturnin Fichet. Le vieux Robertin s'approcha humblement de M. de Perbruck, en lui disant :

— Il y a trois lits dans cette chambre. Un sera pour vous, monseigneur, un autre pour M. le comte, le troisième pour M. de Paradèze. Quant à monsieur, ajou-

ta-t-il en montrant la Châtaigneraie, il faudra qu'il couche dans la chambre au-dessus.

C'était celle de Rose.

— M. de la Châtaigneraie, dit vivement M. de Perbruck, restera avec nous. Quant à monsieur... mon fils, il prendra la chambre au-dessus.

— Vous voyez, dit Saturnin à la Châtaigneraie, c'est plus fort que lui, il ne peut s'empêcher de me traiter en manant. Je vous préviens que demain je m'en vais de mon côté.

— A votre aise, lui dit la Châtaigneraie, qui se rapprocha de MM. de Perbruck et de Paradèze.

Pendant ce temps Saturnin examinait Rose, qui ne pouvait s'empêcher de le regarder à travers ses larmes ; elle était jolie à ravir, et il se disait qu'il aimerait mieux vivre à son aise avec une charmante femme comme celle-là, dans une belle petite maison, que de jouer le rôle de comte de Perbruck, pour être molesté à tout propos par son noble père, qu'il n'aimait pas du tout et qu'il respectait fort peu.

On servit un souper improvisé aux nouveaux hôtes qui venaient d'arriver, et chacun fut ensuite engagé à se retirer. Voici les dispositions qui avaient été prises par le vieux François : ses six fils devaient loger dans le cellier où fermentait, ivre du matin au soir, le père Louis, et Rose, pour cette nuit, devait se retirer dans l'étable, à côté de Marie-Jeanne. Quant au vénérable fermier, il avait annoncé qu'il ne se coucherait pas, et qu'il passerait la nuit à veiller aux environs, pour s'assurer que personne n'approcherait de la ferme. Lorsque tous les paysans eurent quitté la salle basse, M. de Per-

bruck se retourna vers Saturnin, et lui dit brusquement :

— Vous pouvez aussi vous retirer.

— Pas encore, monsieur le marquis, dit Saturnin ; il est bon que nous ayons ensemble une explication. Du reste, ajouta-t-il en voyant le mouvement d'impatience que fit M. de Perbruck, ce sera la dernière.

— Parlez, monsieur, je vous écoute, dit M. de Perbruck avec humeur.

— Monsieur le marquis, dit Saturnin

d'un ton très cavalier, vous êtes fort ennuyé de m'avoir pour fils... et moi je ne suis pas moins ennuyé de vous avoir pour père.

— Prenez garde au ton dont vous me parlez, dit le marquis.

— Je vous parle du ton qui me convient, reprit Saturnin. Nous sommes, ce me semble, deux hommes, dont l'un, qui est vous, doit quelque chose à l'autre, qui est moi.

— Mais vous, fit M. de Perbruck avec un profond mépris, vous n'êtes rien, et

moi je suis le marquis de Perbruck.

— C'est avec ces façons-là que vous avez fait les républicains, monsieur le marquis, dit amèrement Saturnin. Je ne suis pas des leurs, je n'ai aucune envie d'en être ; mais je suis un homme, après tout, un homme qui a sa dignité, et qui ne serait pas fâché de la défendre comme il a défendu la dignité d'emprunt que le hasard lui a imposée. Ne me faites pas des yeux menaçants, je vous prie, parce que je parle librement à un gentilhomme. Ce rôle de noble, je l'ai joué assez bien, ce me semble ; et, en vérité, il n'est pas si difficile qu'on voulait nous le faire

croire jadis. En tout cas, je m'en suis tiré à votre avantage, vous ne pouvez le nier.

— Ah çà, dit M. de Perbruck, où voulez-vous en venir ?

— A vous dire ceci : c'est que ce rôle m'ennuie, que j'en ai assez, que demain matin je vous souhaiterai le bonjour à tous les trois, et que je vais de mon côté.

M. de Perbruck regarda Saturnin d'un air stupéfait ; il ne pouvait s'imaginer qu'un garçon qui n'était rien pût renon-

cer si aisément à l'insigne honneur de porter, ne fût-ce qu'un jour de plus, le nom de comte de Perbruck. Cela dépassait de si loin la vaniteuse sottise du marquis, qu'il s'imagina qu'il y avait un motif secret aux paroles de Saturnin, et qu'il lui dit :

— Je vois ce que c'est, vous prétendez me dicter des conditions.

— Moi, dit Saturnin. Et à quel propos? pourquoi ! Non, monsieur le marquis, je n'ai point de conditions à vous faire. Je veux m'en aller, et je vous en préviens, non point dans mes intérêts, mais dans

les vôtres. A trente pas d'ici, je ne suis plus le comte de Perbruck, je redeviens Saturnin Fichet. Il m'en arrivera ce qu'il plaira à Dieu, mais si je dois être pendu, je veux que ce soit pour mon compte.

— Mais c'est impossible, dit M. de Paradèze, nous avons dit partout que Saturnin Fichet était mort.

— Il ressuscitera, dit Saturnin.

— Mais on demandera ce qu'est devenu le comte de Perbruck.

— Il aura été tué par accident.

— Mais, dit M. de Perbruck, que comptez-vous faire une fois que vous aurez repris votre vrai nom?

— Voilà ce que je ne sais pas moi-même, monsieur le marquis.

— Vous comptez sans doute, dit le marquis, aller vendre les secrets que vous nous avez surpris, et vous enrichir...

Saturnin donna sur la table un tel coup de poing, que les trois gentilshommes restèrent stupéfaits. Aussitôt il se leva,

passa ses mains dans ses cheveux, se promena un moment et revint.

— C'est passé encore une fois, dit-il; mais pour votre sûreté, ne recommencez pas à me dire une pareille chose.... Vous êtes le marquis de Perbruck, et moi un manant; mais, sur mon âme, si cela vous arrive encore, je vous étranglerai sur place.

— On pourrait vous en empêcher, dit la Châtaigneraie.

— Vous savez que deux hommes à porter ne me font pas peur, dit Saturnin, je

vous préviens que je ne suis pas plus alarmé d'en avoir deux à battre, et au besoin trois.

— Vous devenez insolent pour tout le monde, dit la Châtaigneraie.

— C'est que tout le monde le devient pour moi, s'écria Saturnin ; non-seulement insolent, mais ingrat, entendez-vous messieurs ?

— Allons ! allons ! fit M. de Paradèze, calmons-nous et expliquons-nous. Ainsi, monsieur Fichet, vous voulez nous quitter ?

— Oui.

— Et que demandez-vous pour cela ?

— Mais rien, Monsieur, rien... Mais de quelle pâte êtes-vous donc faits que vous vous imaginez que nous autres, les gens du peuple, nous soyons à vendre au premier sou. Eh ! mon Dieu ! vous êtes nobles, restez nobles ; moi je ne le suis pas et ne veux pas l'être. Est-ce que vous croyez que je ne vous comprends pas, depuis deux jours que je suis seul avec vous ? Si vous n'aviez pas besoin de moi, vous m'auriez laissé crever au coin de la première route. Vous M. de Per-

bruck et M. de Paradèze, vous marchiez toujours devant, parlant bas et me chassant de votre conversation ; vous M. de la Châtaigneraie vous restiez quelquefois près de moi, car vous avez un fond de justice, et vous trouviez qu'on agissait mal à mon égard. Mais ça été bon une heure ou deux.... ça vous a ennuyé.... vous étiez gêné. Je ne suis pas de votre peau, vous m'avez laissé derrière comme un laquais qui suit ses maîtres.

Personne ne répondit, et Saturnin continua.

— Ce soir encore, ce brave homme de

paysan s'est imaginé, qu'après avoir donné les bonnes places aux plus vieux, ce qui est juste, il devait honneur et bon gîte au fils de son seigneur... Vous m'avez exclu sur-le-champ de votre société. Mais vous croyez donc que j'y tiens beaucoup? Détrompez-vous : je ne demande qu'à vous laisser faire vos affaires vous-mêmes; seulement, je n'ai pas voulu m'en aller sans vous prévenir, sans vous avertir que vous n'avez plus de comte de Perbruck à montrer comme une bête curieuse qu'on renvoie à son bouge quand la représentation est finie. Sur ce, arrangez-vous en conséquence. Je ne vous demande rien, je ne veux rien de

vous, mais laissez-moi partir... voilà.... bonsoir.... et que Dieu vous garde...

Après ces paroles, Saturnin se retira sans attendre de réponse. M. de Paradèze voulut se lever pour le retenir, mais M. de Perbruck l'arrêta. Les trois gentilshommes restèrent seuls.

— Savez-vous que ceci est grave ? dit M. de Paradèze...

— Très grave, dit la Châtaigneraie, d'autant mieux que ce garçon a raison ; du moment qu'il prenait le nom de comte de Perbruck, il fallait le traiter comme

tel ; mais vous l'avez repoussé avec un dédain...

— Il me semble, fit M. de Paradèze, que vous ne l'avez pas beaucoup mieux traité.

—C'est vrai, dit la Châtaigneraie ; tant que j'ai rencontré ce garçon au milieu de graves circonstances, son courage, sa présence d'esprit, sa générosité, m'ont fait illusion, et j'ai cru sentir que je pourrais m'imaginer qu'il était mon égal. Mais quand nous avons été seuls, je ne puis pas vous dire pourquoi, je ne pouvais me faire à lui parler comme

un ami. Le Saturnin, le bourgeois, l'homme de rien, me revenait au nez comme une fâcheuse odeur. Ce n'est pas là un des nôtres, il le sait, et comme ces gens-là se croient quelque chose, il ne veut pas être traité comme nous le devons traiter. Qu'y faire? La position est délicate.

Sans compter tous les inconvénients qui peuvent résulter pour nous de ce que sait ce malheureux, dit M. de Paradèze. Il peut nous trahir.

— Non, dit la Châtaigneraie, je l'en crois incapable.

— Et si, fit M. de Perbruck d'un ton mystérieux, s'il s'avisait de garder ce nom dont il a l'air de ne pas vouloir ; si, armé de ce nom, il se mettait à la tête d'un parti, s'il combattait pour notre cause, s'il y acquérait de la gloire, car il est hardi et aventureux, que deviendrais-je, moi ? Comment rendre compte à nos amis de l'existence de ce comte de Perbruck que tout le monde reconnaîtrait, applaudirait, suivrait peut-être, et qui serait séparé de son père ? Pourquoi ? me dirait-on ; comment ? où ? Et, d'un autre côté, s'il abandonne véritablement ce nom, ne peut-il pas être rencontré par mes amis ? Que dira-t-il ? Qu'il est Satur-

nin Fichet. Mais on ne le croira peut-être pas. La Bretagne va se soulever, et quand il s'agira de reconnaître le nouveau chef de l'association, on se rappellera que la présence de mon fils a déterminé le choix, et l'on me demandera pourquoi il n'est pas avec moi à l'heure du danger. Faudra-t-il que je dise : Il a déserté notre cause ? Faudra-t-il salir mon nom d'une désertion ? Il faudra donc que je dise qu'il est mort? Je le dirai ; mais le lendemain il peut plaire à cet homme de venir me donner un démenti. Oh! tenez, tenez, il n'y a qu'un moyen de sortir de cette fâcheuse position : il faut que ce misérable disparaisse.

— C'est grave, dit M. de Paradèze, qui observait sur la Châtaigneraie l'effet des paroles de M. de Perbruck.

— C'est un crime infâme! dit la Châtaigneraie, et je ne le permettrai pas.

— Mon fils est mort, reprit M. de Perbruck sans s'occuper de ce que venait de dire M. de la Châtaigneraie; ma fortune, mes titres n'ont plus d'héritier... Tout cela, Paradèze, devait appartenir à l'époux de votre fille, et tout cela appartiendra à celui qu'elle épousera et qui me sauvera de la déplorable situation où je me trouve.

— C'est grave dit Paradèze, en regardant la Châtaigneraie; mais il est bien difficile de se tirer de ce mauvais pas d'une façon ordinaire.

— Dans cette maison dont tous les habitants me sont dévoués, dont le silence m'est assuré, fit le marquis, mon prétendu fils peut expirer sans que jamais un mot soit révélé.

— Et qui l'assassinera, monsieur le marquis? dit la Châtaigneraie d'une voix éclatante; ce sera donc vous?

— Silence!..... s'écria M. de Perbruck.

— Silence !..... répéta M. de Paradèze.

— En vérité, reprit la Châtaigneraie, c'est à ne pas croire ! trois gentiishommes discutant pour assassiner un homme qui s'est dévoué pour eux ! M. Saturnin Fichet ne veut pas être des nôtres, je le conçois ; il a trop d'honneur dans le cœur pour cela. Messieurs, reprit la Châtaigneraie en se levant, pas une parole de plus à ce sujet, ou je jure Dieu que je ne quitte plus ce garçon, et que je lui dis vos sinistres projets.

— Mais que faire ? dit alors M. de Paradèze.

— Eh bien ! qu'il parte s'il le veut, dit la Châtaigneraie, il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu.

— La Châtaignerie a raison, dit M. de Perbruck d'un ton mielleux ; seulement il ne faut pas que ce jeune homme puisse nous quitter avant demain. Je pense même que nous ferions bien de partir avant lui ; nous pourrions ainsi répandre le bruit de la mort du comte.

— Faites comme il vous plaira, dit la Châtaigneraie en se jetant sur un lit, mais rappelez-vous une chose, c'est que si l'on touche un cheveu de la tête de ce

jeune homme, aujourd'hui, ou demain, ou dans quelques jours, ou jamais, je dis tout ce qui s'est passé.

— C'est juste, c'est juste, fit M. de Perbruck ; n'en parlons plus.

Saturnin était remonté dans la chambre qui lui avait été désignée ; à travers le plancher, il avait entendu le bruit des voix qui causaient avec activité, il avait bien supposé qu'on s'occupait de lui, mais il avait trop de franchise et trop de générosité dans le cœur pour croire qu'on tramât quelque complot contre lui. D'ailleurs il était brave, jeune, et ne connais-

sait guère ni la crainte ni le supçon. Il se jeta donc sur son lit, et ne tarda pas à s'y endormir.

Pendant que la scène que nous venons de raconter se passait, une autre avait lieu à l'étable. Rose et Marie-Jeanne y étaient rentrées toutes deux. Marie-Jeanne s'était blottie sur la paille, Rose était restée assise sur la sienne. Ni l'une ni l'autre ne dormaient. Enfin, Rose, qui avait le cœur gros de douleur, mais qui cependant ne pouvait se persuader qu'elle se trompait et qu'elle n'eût pas reconnu Saturnin Fichet, Rose se décida à parler.

— Marie-Jeanne, dit-elle doucement, dormez-vous ?

— Je ne dors plus, lui répondit Marie-Jeanne d'une voix sombre.

— Dites-moi, reprit Rose, est-ce que vous connaissez le comte de Perbruck ?

— Qui est-ce ça, le comte de Perbruck? dit Marie-Jeanne.

— Ce beau jeune homme qui est arrivé ce soir.

— Ils étaient deux, jeunes et beaux,

répondit Marie-Jeanne d'une voix sombre.

— Je veux parler de celui dont vous avez dit d'un air épouvanté : « Il y était... il y était !... »

— Ai-je dit ça? fit Marie-Jeanne en se soulevant sur son lit... Oui, reprit-elle avec un sourire sauvage, je l'ai dit, et c'est vrai : il y était.

— Où cela? dit Rose.

— A la maison... la nuit où mon frère est mort... où vos cousins les Robertin se

sont égorgés en criant : il n'y a plus de frères.

— Vous êtes sûre que c'est lui ?

— Qui ça, lui ?

— Le jeune homme de ce soir...

— Oui, c'est lui... Oh ! je l'ai bien reconnu.

— Mais qu'allait-il donc faire chez vous ?

— Vous êtes bien curieuse.

— Ah! si vous saviez, Marie-Jeanne, c'est que j'avais un amoureux qui lui ressemblait tant, que je crois encore que c'est lui, quoiqu'on le nomme à présent le comte de Perbruck.

— Et comment s'appelait le vôtre?

— Il s'appelait Saturnin Fichet.

— Attendez donc... attendez donc, dit Marie-Jeanne. Oh! voyez-vous j'étais folle, mais je me souviens de tout... Attendez... il est arrivé avec un de vos parents... avec Sylvestre...

— Sylvestre, en effet, dit Rose, Sylvestre s'est échappé de prison la même nuit que Saturnin ; c'est le lendemain que nous y sommes entrés avec mon père.

— Il y avait un homme qui les attendait et qui leur a demandé d'où ils venaient ; ils ont répondu qu'ils venaient du château de Nantes.

— C'est cela... oui, c'est cela, et après?

— Et après, ils se sont mis à causer, et cet homme lui a demandé s'il voulait

être riche, avoir un grand nom, un titre...

— Est-ce possible? dit Rose, et cet homme qui lui proposait cela comment se nommait-il?

— Il a dit à Saturnin qu'il s'appelait le marquis de Venanceaux. Mais je sais, moi, qu'il ne s'appelait pas comme ça... Nous avons soupé ensemble, et il criait: Vive la république !...

— Mais son nom?... son nom? dit Rose toute tremblante.

— Attendez... il s'appelait... ils l'ont

pourtant souvent nommé devant moi... Il s'appelait Morillon.

— Morillon ! s'écria Rose ; le commissaire de la Convention ! qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas, dit Marie-Jeanne ; mais c'était bien celui-là qui y était...

— Et, dit Rose épouvantée, qu'a-t-il répondu quand on lui a proposé d'être un grand seigneur, un noble ?

— A ce moment ils sont sortis, et c'est alors que la querelle a commencé entre les Robertin.

— Oui, dit Rose qui ne l'écoutait plus ; la querelle entre mes cousins et votre frère...

— Mon frère... Ah! dit Marie-Jeanne en se rejetant sur sa paille ; mon frère ! ne me parlez pas de mon frère !

Rose ne remarqua pas ce cri de désespoir, sa pensée était toute à Saturnin. Elle se demandait si Saturnin n'avait pas accepté le rôle qu'on voulait lui faire jouer, et surtout s'il l'avait accepté de Morillon. Rose avait vu le trouble de Saturnin à son aspect, et le désir de son cœur, aidant aux circonstances qu'elle

venait d'apprendre, elle ne doutait plus que ce ne fût là celui qui avait parlé d'amour. Seulement elle ne pouvait deviner s'il trompait M. de Perbruck, ou si le marquis était de moitié dans la supercherie.

La tête de Rose se perdait en mille suppositions, lorsqu'elle entendit ouvrir la porte de la maison, elle courut à la lucarne de l'étable et vit un homme sortir de la salle basse de la ferme. Cet homme parcourut toute la cour et fit plusieurs appels à voix basse; enfin il sortit, et Rose, tourmentée de cette curiosité que les femmes ont dans le cœur autant que

dans l'esprit, Rose, disons-nous, s'échappa de l'étable et se glissant le long des murs, gagna la grande haie qui fermait la cour et put suivre la marche de l'homme qui était sorti de la maison. Une fois à une certaine distance des bâtiments, il appela d'une voix moins discrète. On lui répondit et bientôt le vieux Robertin parut et dit assez bas :

— Que me voulez-vous, monseigneur?

— Je vais te le dire...

— Voulez-vous entrer dans la grange?...

— Non... non... en plein air; personne ne peut nous entendre... Ecoute-moi bien.

Ils étaient deux à l'écouter, car cette recommandation aiguillonna la curiosité de Rose.

IX

Rose écoutait de toutes ses oreilles.

— Sais-tu quel est le jour où il faudra que tes fils se rendent à Châteaubriaud pour y tirer au sort? dit le marquis à son vieux fermier.

— On m'a dit que c'était le 10 mars,

monsieur le marquis ; mais cela ne m'importe guère.

— Et pourquoi ?

— C'est que pas un d'eux n'ira. J'ai besoin de mes enfants pour travailler la terre qui me nourrit.

— Est-ce donc là tout ce que tu prétends faire pour combattre la tyrannie abominable qui pèse sur nous ?

— Je ferai ce que les circonstances voudront, Monseigneur, mon parti est pris, et mes précautions aussi. Que les

gendarmes viennent pour arrêter mes fils comme réfractaires, et ils trouveront ici sept hommes résolus, sept fusils et deux mille cartouches. S'ils nous attaquent, nous nous défendrons, et s'ils assiégent la ferme, ils y trouveront des cendres et des ossements brûlés. Voilà tout. Oh ! ça ne sera pas ici comme chez mon frère de Machecoul, les uns ne sont pas d'un côté, les autres d'un autre. Avant ça, je casserai la tête à celui qui oserait me désobéir.

Le marquis de Perbruck laissa échapper une exclamation de joie que le vieux

Robertin traduisit différemment, car il reprit aussitôt :

— N'ayez pas peur, monsieur le marquis, j'ai déposé en lieu sûr le prix des bâtiments, et si je les brûle, vous ne perdrez rien.

— Ce n'est pas cela qui m'occupe, dit le marquis, mais il ne faut pas attendre qu'on vous attaque, il faut attaquer. Le 10 mars, dans tous les chefs-lieux de canton, comme ils disent maintenant, la résistance éclatera. Nous y serons tous, nobles et paysans, car la loi des tyrans de la France nous atteint et nous

frappe comme vous ; nous y serons avec des armes cachées. Il y aura un signal donné, les mairies seront envahies et les autorités renversées, et nous planterons le drapeau blanc au cri de vive le roi !

— Est-ce vrai? dit le vieillard avec une sorte de rugissement joyeux.

— Oui, et ce sera partout ainsi.

— Et les nobles ne nous abandonneront pas? Ils ne se cacheront pas dans leurs châteaux comme ils font depuis deux ans?...

— Ils se mettront à votre tête.

— Oh! les gars!..... les gars!..... la bonne nouvelle, fit le vieux Robertin en se tournant vers le cellier où dormaient ses fils.

— Silence ! dit le marquis, ce n'est pas tout... Écoute-moi bien, et tâche de me comprendre. Tu as vu ce jeune homme qui est arrivé ce soir avec nous?

— Oui, ce beau blond qui est couché dans la chambre de Rose?

— Ce n'est pas celui-là... l'autre...

— Votre fils?..... monsieur le marquis?

— Ce n'est pas mon fils.

— Bah! fit Robertin.

Cette exclamation bruyante couvrit heureusement le cri de joie échappé à Rose.

— Tu as peut-être entendu parler de la ressemblance extraordinaire qui existe entre le comte et un certain Saturnin Fichet, le fils de mon intendant?

— Oui... dà... monsieur le marquis ; la petite cousine Robertin nous parlait de ça il n'y a pas trois heures.

— Eh bien ! ce jeune homme que tu as vu ce soir c'est ce Saturnin Fichet.

— Vraiment ? fit le vieux paysan. Alors, pourquoi donc dites-vous que c'est monsieur le comte votre fils !

— Ceci serait une histoire beaucoup trop longue à te raconter. Seulement il faut que tu saches que ce misérable, profitant de cette ressemblance extraordinaire, s'est fait passer pour mon fils

auprès de quelques-uns des gentilshommes de la Bretagne. Il a pu, grâce à cette perfide adresse, pénétrer dans les secrets de notre conspiration.

— Vous le savez, et vous le souffrez en votre compagnie, dit le fermier.

— Mais ce n'est rien, répliqua le marquis, il a déjà dénoncé quelques-uns de ceux qu'il est parvenu à tromper; ainsi tu as sans doute entendu parler de l'incendie du château de la Rouarie. Eh bien! c'est lui qui y avait conduit les républicains, ajouta le marquis en baissant

la voix, comme s'il eût été épouvanté lui-même du mensonge qu'il faisait.

— Vous savez cela, et vous ne lui avez pas fait sauter la tête? reprit encore François Robertin.

— Ce n'est pas tout, dit encore le marquis : il était parvenu à tromper M. de Paradèze et la Châtaigneraie que j'ai rencontrés aujourd'hui même, nous étions à quelques pas de Guéménée, et si j'avais fait semblant de connaître ce Saturnin Fichet pour ce qu'il est, en une minute nous pouvions être entourés par la brigade du bourg et nous étions tous

prisonniers. Tout au contraire, j'ai fait semblant d'être sa dupe comme les autres, j'ai dit que je me rendais à ma ferme où nous devions rencontrer beaucoup de gentilshommes engagés dans notre conspiration; l'espoir de les reconnaître, de pouvoir les dénoncer l'a empêché de deviner ma ruse, tant ce misérable est avide du sang royaliste, il nous a suivis, il est ici.

— Eh bien? dit Robertin en baissant aussi la voix.

Le marquis de Perbruck parut hésiter à traduire en paroles les sinistres pen-

sées qui le préoccupaient. Après un moment de silence, il reprit :

— Dans cinq minutes M. de Paradèze, la Châtaigneraie et moi nous quitterons la ferme ; ce Saturnin Fichet restera. Je l'ai envoyé dans la chambre de ta nièce. Tu dois savoir ce que tu auras à faire pour qu'il ne puisse plus dénoncer personne, ni te dénoncer toi-même.

— C'est dit, monsieur le marquis, dit François Robertin, partez le plus tôt possible, car il me tarde de faire justice de ce scélérat, et je comprends que vous n'aimiez pas à voir loger une demi-dou-

zaine de balles dans la tête d'un gueux qui, après tout, a toute la ressemblance de votre fils. Je sais qu'à moi ça me ferait mal.

— Tu as raison, répliqua le marquis en se détournant, car, tout en l'accomplissant, il avait horreur de l'action qu'il venait de faire. Fais-nous préparer nos chevaux.

— C'est mon affaire, repartit le vieillard.

Il entra dans les écuries pendant que M. de Perbruck venait dans la salle basse,

où il avait laissé MM. de Paradèze et la Châtaigneraie profondément endormis.

— Messieurs, dit le marquis en les réveillant doucement, hâtons-nous, il faut partir, le vieux Robertin vient de me prévenir qu'il avait entendu au loin du bruit qui lui annonçait que les gendarmes sont sortis de Guéménée ; il est possible qu'ils dirigent leurs recherches de ce côté, et ce n'est pas le moment de nous laisser surprendre, lorsque dans quelques jours il faudra nous mettre à la tête de nos braves paysans.

En quelques instants, MM. de Para-

dèze et la Châtaigneraie furent debout et habillés.

— Et ce malheureux qui est au-dessus de nous, dit la Châtaigneraie, pouvons-nous l'abandonner ainsi ?

— Ne vous a-t-il pas dit, repartit M. de Perbruck qu'il voulait se séparer de nous? Dans les dispositions où nous l'avons laissé, il serait tout au moins imprudent de l'avertir de nos projets de départ.

— Mais, dit la Châtaigneraie d'un ton soupçonneux, il est dans sa chambre,

vous en êtes sûr, monsieur de Perbruck?

— Il ne tient qu'à vous d'y monter, dit M. de Perbruck.

— C'est ce que je vais faire, dit la Châtaigneraie.

Il sortit de la salle basse et gagna l'escalier extérieur, qui conduisait à l'étage supérieur.

La Châtaigneraie monta, et dans l'obscurité de la nuit il aperçut une porte entr'ouverte.

— Monsieur Saturnin Fichet?... dit-il à demi-voix.

— Qui est là? dit Saturnin Fichet en se levant rapidement sur son séant, pendant que la Châtaigneraie croyait voir une ombre légère et rapide se glisser derrière un immense bahut.

— Peste! fit la Châtaigneraie en souriant.

Mais il s'arrêta aussitôt et reprit:

— C'est moi, la Châtaigneraie.

— Ah! dit Saturnin. Eh bien! qu'y a-t-il? en quoi puis-je vous être utile?

— A rien désormais, dit la Châtaigneraie, puisque vous avez résolu de quitter le rôle que vous avez si noblement joué jusqu'à ce jour; mais ce n'est pas une raison pour que j'oublie ce que vous avez fait pour moi et pour nous tous. Nous partons. M. de Perbruck vient de nous apprendre qu'on entend au loin des bruits de mauvais augure. Si c'est un danger pour nous, cela peut en être un aussi pour vous, et il peut vous convenir de chercher votre salut d'un côté

pendant que nous allons le tenter de l'autre.

— Je vous remercie, monsieur de la Châtaigneraie, repartit Saturnin, je ne partirai pas de cette maison, j'y ai retrouvé une jeune fille dont j'ai gardé bon souvenir. Si j'en crois le cri qu'elle a poussé en me reconnaissant et les larmes qu'elle a versées en apprenant que le pauvre Saturnin Fichet est mort, elle ne m'a pas non plus oublié ; je ne la connais guère, mais c'est un de ces cœurs ouverts au fond desquels on voit tout de suite. Elle n'a rien ni moi non plus, eh bien ! si elle n'a pas peur de ma misère,

j'accepterai la sienne, et nous tâcherons de faire un bon ménage, tranquille au milieu de tous les orages qui vont agiter ce pays.

— Eh quoi! vous, jeune, brave, loyal comme vous l'êtes, vous vous séparerez d'une cause à laquelle vous avez déjà rendu de véritables services! voulez-vous donc vous ranger du côté des républicains?

— Non, monsieur le comte, non, répondit Saturnin, peut-être si j'étais resté à Paris, je me serais laissé aller aux idées généreuses qu'ils proclament, car

ce sont celles que doivent aimer les gens de ma race; mais je les ai vus de près dans ce pays-ci, et j'avoue que je ne veux pas d'une bonne cause lorsqu'elle marche à son triomphe par l'espionnage, le meurtre et l'incendie. Je n'ai pas oublié le coup de pistolet de Morillon après qu'il m'eut persuadé de jouer le rôle de Perbruck, rôle que, vous le savez mieux que personne, j'ai gardé bien malgré moi.

— Eh bien! puisque vous êtes décidé à ne pas servir les républicains, pourquoi ne pas venir avec nous avec votre vrai nom de Saturnin Fichet. Le cou-

rage, la loyauté et l'esprit sont bien reçus partout.

— Je vous remercie, monsieur de la Châtaigneraie, repartit Saturnin, mais je ne suis pas des vôtres; vous avez beau faire, je ne suis pour vous qu'un vilain, et j'aurais beau faire, vous serez toujours pour moi des aristocrates qui ne doivent qu'au hasard de leur naissance le droit de se croire plus que nous; vous ne m'accepteriez pas comme votre égal, et je ne voudrais pas vous servir comme votre inférieur. Je me battrais, et on vous donnerait les grades; n'en parlons

plus, je suis bourgeois, je reste bourgeois et j'attendrai les évènements.

— Comme il vous plaira, répliqua la Châtaigneraie ; cependant laissez-moi vous dire que vous vous trompez sur nos intentions. Tous les hommes de cœur, quelle que soit leur naissance, seront reçus avec honneur parmi nous.

— Oui, oui, tant que vous en aurez besoin, comme vous avez fait pour moi, comme a fait le marquis de Perbruck qui m'appelait son fils, parce que ça servait son ambition, et qui maintenant me tourne le dos parce que je l'embarrasse.

Je crois, Dieu me damne! dit Saturnin en se recouchant brusquement, que s'il avait osé, il m'aurait traité comme Morillon m'a traité, de façon que j'aurais eu dans la tête une balle républicaine d'un côté et une balle royaliste de l'autre, pour avoir rendu service aux deux partis. Adieu, monsieur de la Châtaigneraie, adieu, et Dieu vous aide, car vous êtes un brave jeune homme. Quant à moi, ajouta-t-il en s'accotant dans ses couvertures, je dis comme la chanson :

« J'aime miuex ma mie, ô gué,
« J'aime mieux ma mie. »

— Eh bien! s'écria d'en bas la voix

impatiente de M. de Perbruck, venez-vous, la Châtaigneraie ?

— Me voilà, répondit celui-ci. Adieu, Saturnin, ajouta-t-il, et il s'éloigna aussitôt.

A peine eut-il franchi la porte et descendu l'escalier, que Saturnin entendit fermer à double tour la serrure de sa chambre, et presque aussitôt une voix de femme poussa un cri d'effroi à côté de lui.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a encore, dit Saturnin, qui est-ce qui est là ?

— C'est moi, dit Rose d'une voix tremblante, moi qui étais venue pour vous avertir des infâmes projets de ce scélérat de marquis de Perbruck.

— Quoi ! c'est vous, ma petite Rose ; je vous remercie, dit Fichet, qui, s'étant couché tout habillé, fut bientôt debout. Mais que diable me parlez-vous de crime et de marquis de Perbruck ?

A ce moment on entendit les chevaux s'éloigner, et Rose s'écria d'une voix désolée :

— Ah ! mon Dieu ! c'est fini ! vous êtes perdu !

— Comment ! perdu ! dit Saturnin Fichet. Expliquez-vous un peu plus clairement ! expliquez-moi ce qui arrive !

Rose courait par toute la chambre en poussant des gémissements et des sanglots ; enfin Saturnin finit par l'arrêter, et il lui dit :

— Le meilleur moyen d'être perdu, c'est de perdre la tête ; je me suis trouvé dans des circonstances probablement plus embarrassantes que celle où je suis, et, grâce au ciel, je m'en suis tiré ; je ne vois pas pourquoi je ne m'en tirerais pas encore.

— Eh bien ! reprit Rose toute haletante, écoutez-moi donc. Ce soir, quand vous êtes entré, je vous ai reconnu tout de suite, moi, et j'ai bien vu que vous me reconnaissiez ; puis, quand on a dit que vous étiez mort, vous avez vu comme j'ai pleuré.

— Oui, Rose, je l'ai vu, ça m'a fait bien plaisir, allez. Tenez, j'en parlais tout-à-l'heure, là, à M. de la Châtaigneraie.

— Oh ! je vous ai bien entendu, reprit Rose, et ça m'a fait plaisir aussi.

— Comment! reprit Saturnin, vous étiez là!

— Oui, j'étais venue pour vous prévenir à tous risques, car moi, voyez-vous, je ne pouvais pas vous croire coupable.

— Coupable de quoi? repartit Saturnin. Mais parlez donc! parlez donc!

— Eh bien! voilà ce qui est arrivé, reprit Rose; j'étais dans l'étable avec Marie-Jeanne, qui m'avait raconté vous avoir vu chez elle avec ce gueux de Morillon.

— Oui, oui, dit Saturnin, je me rappelle le visage de cette folle, que je n'avais pas d'abord reconnue.

— Elle m'avait raconté comme quoi Morillon vous avait proposé de devenir un grand seigneur; alors vous comprenez, moi, en vous voyant paraître sous le nom de comte de Perbruck, je ne savais que penser, que croire, lorsque j'ai entendu tout-à-coup du bruit dans la cour, je me suis glissée dans les haies, et j'ai entendu M. de Perbruck qui disait à mon oncle que vous étiez un espion, que vous aviez déjà trahi M. le marquis de la Rouarie, que vous vouliez trahir

tout le monde, et qu'il fallait se défaire de vous.

— Comment! s'écria Satnrnin en bondissant avec fureur, ce misérable a osé dire cela?

— Mais je ne l'ai pas cru, moi, repartit Rose tout en larmes, et j'étais venue dans votre chambre pour vous avertir. C'est alors que M. de la Châtaigneraie est entré dans votre chambre et que je me suis cachée dans ce grand bahut.

— Et vous ne m'avez pas averti sur-

le-champ, pendant que la Châtaigneraie étaitencore là.

— Je n'ai pas osé, dit Rose en sanglotant amèrement, j'ai eu peur de dire que j'étais entrée la nuit, toute seule, dans votre chambre; ce gentilhomme eût été capable de croire que c'était pour autre chose que pour vous sauver.

— Vous avez raison, dit Saturnin, et vous avez bien fait, mais quelque danger que je puisse courir, il ne faut pas que personne puisse vous calomnier, allez-vous-en tout de suite, Rose; allez-

vous-en ; je pourvoirai seul à mon salut ou à ma défense, car ils ont beau être nombreux, j'en descendrai plus d'un avant qu'ils ne me touchent. Partez, Rose, partez, je vous en prie.

— Mais voilà ce qu'il y a d'affreux, s'écria Rose avec le désespoir le plus violent. Ils ont fermé la porte à double tour, et si vous êtes perdu, je suis perdue aussi. Ils vous tueront, et Dieu sait ce qu'ils diront de moi en me trouvant ici.

— Eh bien! Rose, dit Saturnin, il faut tâcher de nous sauver ensemble, et je

vous jure devant Dieu, ajouta-t-il, en la prenant dans ses bras, je vous jure que vous serez ma femme, et que personne ne dira jamais rien contre vous.

— Je le sais bien, je le sais bien, dit Rose en pleurant toujours, vous l'avez dit à M. de la Châtaigneraie, et j'étais si contente au milieu de ma terreur, que j'ai perdu la tête et que je n'ai rien dit.

A ce moment, ils entendirent monter.

— Ce sont les pas de mon oncle ! s'écria Rose.

— Eh bien, cachez-vous là dans ce bahut, et n'en sortez pas que je ne vous appelle.

— Que voulez-vous faire ?

— Je n'en sais rien, fit Saturnin... mais nous allons voir.

X

On s'étonnera peut-être que le vieux François Robertin, qui avait compris si vite et accepté si facilement les ordres de M. de Perbruck, fût si lent à les exécuter; mais durant cette nuit, il s'était passé dans le cellier de la ferme une scène qu'il nous faut raconter et qui était la première cause de ce retard.

Comme on le sait déjà, les fils de Robertin avaient été forcés d'aller se coucher dans le cellier où l'on avait logé l'oncle Louis avec la permission de se griser tout à son aise. Les gars le trouvèrent accroupi sur la paille et tenant un pot de cidre à la main.

— Ah! ah! lui dit l'un d'eux, toujours le cidre à la main; c'est pas étonnant si, pendant que vous buvez comme ça toute la journée, votre fille est devenue si délurée.

— Ma fille est une brave fille, répondit Louis, et vous êtes six grands imbé-

ciles qu'elle mènerait tous les six par le bout du nez plus facilement que vous ne conduisez un attelage de trois paires de bœufs.

L'ivrogne se mit à rire de sa plaisanterie et ajouta :

— Le fait est que vous êtes plus bêtes que les bœufs que vous menez à la charrue, car ils ne sont pas plus soumis au joug qui pèse sur leurs têtes que vous ne l'êtes au moindre regard et à la moindre parole de votre père; dites-moi donc, mes gars, continua Louis avec le rire hébêté de l'ivresse, lui a-t-il pris quel-

quefois fantaisie de vous appareiller deux à deux et de vous mener aux champs avec une herse ou une charrue pendue après vous, et de vous aiguillonner comme des bêtes de somme.

Les six gars s'étaient assis en demi-cercle devant leur oncle et l'examinaient avec une curiosité étonnée.

— Taisez-vous, mon oncle, lui dit l'un d'eux, vous êtes ivre.

— Je le sais, repartit Louis, et je m'en vante, parce que moi je suis un homme et que vous n'êtes rien. Il n'y en a pas un

de vous capable de boire d'un trait un pichet de cidre.

— J'en ai bu un, dit avec orgueil l'aîné des six jeunes gars, à la dernière foire de Guéménée.

— Et ton père ne t'a pas donné le fouet pour cela? reprit Louis.

— Je ne le lui ai pas dit, répliqua le paysan.

L'ivrogne se prit à rire et s'écria en lui tendant le pot de cidre qu'il tenait à la main :

— Je parie que tu ne recommencerais pas?

Le jeune gars hésita.

— Quel âge as-tu? lui dit Louis.

— J'ai vingt-six ans.

— Et tu te crois un homme? reprit ouis, va donc mettre des jupons et traire les vaches, tu n'es bon qu'à

— Je le boirais bien si je voulais, repartit brusquement le paysan.

— Bois-le donc ; tu n'oses pas, et je t'en défie.

Le paysan prit un parti désespéré et avala le pot de cidre d'un seul coup.

— Eh bien ! eh bien ! dit Louis en suivant les mouvements du buveur, ça va ! ça va !

Puis quand il eut fini, il ajouta :

— Comment trouves-tu cela, mon gars ?

— Ma foi, dit celui-ci, c'est bon ; ça m'a tout échauffé le cœur.

Les cinq frères l'avaient regardé avec une profonde anxiété, n'osant croire que leur aîné aurait le courage de boire un pot de cidre sans la permission de son père.

— Il l'a bu, tout de même se dirent-ils entre eux avec un gros rire satisfait.

— Eh bien! dit le plus jeune, nous autres est-ce que nous n'aurons rien ?

— Ma foi, j'ai vidé le pot, dit l'aîné.

— Est-ce que le tonneau n'est pas là ?

fit Louis en se levant; attendez-moi, je vas vous servir.

Et il alla d'un pas chancelant remplir la dame-jeanne qui était près de lui, et la rapporta au cercle ébahi des jeunes paysans en leur disant :

— Avalez-moi ça, mes gars, avalez-moi cela. N'est-ce pas que c'est bon? Eh bien! maintenant que vous en avez tâté, vous viendrez quelquefois le soir avec moi, et nous boirons une goutte. Il n'y a rien d'ennuyeux comme de boire tout seul.

Une fois le premier pas fait, il était facile en effet à Louis Robertin d'entraîner ces jeunes gens, si sobres jusque-là, à des excès qui devaient leur faire perdre toute raison. Ils continuèrent à boire, poussés à la fois par l'exemple de leur oncle et par la soif même que donne l'excès, si bien qu'au bout d'une heure ils s'étaient tous couchés sur le sol et endormis dans l'ivresse la plus profonde.

Revenons maintenant à notre récit.

Lorsque François Robertin leur père eut fermé derrière la Châtaigneraie la

chambre de Saturnin, il accompagna le marquis de Perbruck et les deux autres gentilshommes jusqu'à la porte de la cour extérieure. Il rentra tout aussitôt et assura cette porte au moyen de longs pieux disposés en arcs-boutants. Il ferma aussi la porte de l'étable, où il croyait Rose dormant à côté de Marie-Jeanne, et de là il se rendit au cellier pour y réveiller ses fils.

— Eh ! les gars ! dit-il en entrant.

Rien ne lui répondit.

Cependant la voix de leur père les

éveillait d'ordinaire au milieu du sommeil le plus lourd, tant cette voix était redoutée par eux.

— Eh ! les gars ! reprit François d'une voix plus haute.

Quelques grognements sourds répondirent seulement, et tout rentra immédiatement dans le silence. Le père entra dans le cellier, décrocha un long fouet pendu au mur, et se mit à frapper à coups redoublés à l'endroit où il supposait ses fils couchés, mais aucun d'eux n'avait eu la force de se traîner jusqu'au lit qu'ils s'étaient préparé, Robertin

s'aperçut qu'il ne frappait que sur la paille. Alors il avança rapidement dans le cellier et se heurta contre un corps étendu à terre. Il le frappa rudement du pied. Celui à qui il s'adressait d'une façon si paternelle se souleva sur son séant en laissant échapper quelques mots inarticulés. Ce fut seulement à ce moment que Robertin comprit dans quel état se trouvaient ses fils, et alors une terrible colère s'empara de lui.

Il se jeta au milieu d'eux frappant à tour de bras avec le long fouet qu'il tenait à la main, et les arracha enfin à leur sommeil. Mais dans le désordre de ce

réveil subit, la voix du père ne fut pas entendue de tous, et l'aîné de ses fils, se sentant frappé par un bras qu'il ne voyait pas, sauta à la gorge de l'ennemi qui l'attaquait, et malgré la résistance du vieillard, il l'eût bientôt renversé à terre, et Dieu sait ce qui allait advenir de cette lutte terrible, si tout-à-coup un homme n'eût paru à la porte qui conduisait dans l'intérieur de la maison, tenant une chandelle à la main.

C'était Louis Robertin, qui, plus habitué que ses neveux à supporter les fumées du cidre, avait été éveillé par le premier appel de François, et qui,

voyant la tournure que prenaient les choses, s'était échappé et revenait pour voir le spectacle du tumulte dont il entendait le bruit. A l'aspect de leur père renversé par terre, tous les fils de Robertin se reculèrent avec épouvante, tandis que le vieillard se relevait. Il s'approcha de celui qui l'avait ainsi maltraité, et le regarda longtemps en silence... Pendant quelques moments, il est certain que cet homme discuta avec lui-même comment il punirait le fils qui avait osé porter la main sur lui, mais à un pareil crime il n'y avait dans la pensée du vieillard qu'un seul châtiment, c'était la mort.

Il recula devant cette extrémité, et ne pouvant pas punir selon la faute, il préféra paraître l'ignorer, et il dit brusquement au jeune gars, qui attendait en tremblant la première parole de son père :

— Tu es un imbécile de t'être ainsi couché par terre : tu m'as fait tomber et tu es aussi tombé sur moi.

Les idées du fils n'étaient pas bien lucides, celles de ses frères non plus : ils crurent ce que leur disait le vieux Robertin, et il n'entra dans la tête d'aucun, pas même dans celle du coupable,

que l'un d'eux eût osé lever la main sur son père.

Une grande faute restait encore à punir : c'était l'orgie à laquelle s'étaient livrés les six jeunes gens; mais peut-être le vieux Robertin n'était-il pas fâché de les trouver dans une position douteuse, attendu ce qu'il avait à leur dire et à leur demander. Le vieux Robertin pensa qu'il trouverait une obéissance d'autant plus prompte et d'autant plus aveugle que ses fils avaient une faute à faire oublier, et qu'ils étaient incapables de comprendre la gravité de l'action qu'il allait leur faire commettre.

— Suivez-moi tous, leur dit-il.

Ils sortirent ravis de ce que l'on ne s'était pas aperçu, à ce qu'ils pensaient, de leur ivresse.

A ce moment le jour commençait à paraître.

Le père Robertin conduisit ses fils dans la grande salle basse.

— Où sont vos fusils ? leur dit-il.

Chacun d'eux alla chercher le sien dans la cachette particulière où il le met-

tait d'ordinaire avec ses provisions de cartouches.

— Chargez-les, leur dit François.

Ils obéirent avec assez de rapidité pour que leur père pût juger que déjà ils se dégageaient de l'alourdissement hébêté où l'orgie les avait plongés.

— Maintenant, mes gars, écoutez-moi. Vous avez vu l'homme qui loge dans la chambre d'en haut?...

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme selon vous?

— Dame ! on nous a dit que c'est le fils de notre seigneur.

— Eh bien! ce n'est pas vrai... Cet homme est un espion, un scélérat!

— Ça doit être vrai, puisque vous le dites.

— Je vais monter chez lui...

— Bien...

— Mais comme il pourrait tenter de s'échapper, deux de vous se tiendront à la porte du petit escalier, deux autres au pied de la fenêtre, deux autres à la porte de la cour. S'il s'échappait de la chambre, tirez dessus comme sur un chien enragé.

— C'est bon, on le fera, dirent les jeunes gens.

Et sans autre observation chacun d'eux alla se mettre à son poste, et le vieux François, son fusil sous le bras, monta dans la chambre de Saturnin.

En entendant gravir l'escalier, Rose,

comme nous l'avons dit, s'était cachée dans le vaste bahut placé à l'angle le plus obscur de la chambre. Saturnin avait couru jusqu'à la fenêtre et avait aperçu les factionnaires posés par le père Robertin. Il reconnut sur-le-champ qu'il n'avait aucun espoir à fonder sur une lutte et qu'il fallait recourir à la ruse. Mais quelle ruse employer contre ces esprits brutes qui avancent dans une pensée qu'on leur a suggérée avec une confiance aveugle, qui ne s'en laissent détourner, ni par les prières, ni par les menaces, ni par le raisonnement.

Malgré son assurance, Saturnin était

fort embarrassé, et à tout évènement il avait visité exactement ses pistolets, renouvelé les amorces, épinglé les lumières, bien décidé à faire sauter le crâne au vénérable François Robertin, si celui-ci voulait aller trop vite en besogne, ou bien à s'emparer du vieillard, à le garder en ôtage et à parlementer ensuite avec les fils.

Cependant il essaya de voir dans quelles dispositions François montait chez lui. Il regarda par une fente de la porte. Il le vit arriver au haut de l'escalier, puis s'arrêter tout à coup ; il remarqua le fusil dont le vieillard était armé et s'i-

magina que François Robertin s'arrêtait parce qu'il hésitait à commettre le crime dont il était chargé. Mais il dut comprendre que tout au contraire le vieillard s'affermissait dans sa résolution. Il avait fait le signe de la croix et murmurait une prière d'une voix sourde et d'un air où il n'y avait ni le moindre doute ni la moindre émotion. Sa prière finie, Robertin fit encore le signe de la croix.

— Ah ! c'est comme ça, dit Saturnin.

Il courut vers le bahut et dit tout bas à Rose.

— Faites attention à ce qui va se passer et dites comme moi.

Pendant ce temps Robertin prit son fusil, l'examina avec autant de soin que Saturnin avait fait de ses pistolets, et ouvrit la porte qui se trouvait en face du lit que Saturnin venait de quitter. Celui-ci se rangea derrière le vantail pour laisser passer François Robertin afin de prendre son avantage pendant que le paysan marcherait vers le lit, où il devait croire que son hôte était encore couché. Saturnin s'imaginait que le vieux Breton allait procéder ainsi, afin d'assassiner sans danger et pendant son

sommeil la victime qui lui avait été désignée par M. de Perbruck.

Le jour commençait à luire, mais une demi-obscurité régnait encore dans cette chambre, qui n'était éclairée que par une étroite croisée dont le vitrage en plomb laissait difficilement pénétrer la lumière.

Lorsqu'il fut arrivé à peu près au milieu de la chambre, le vieillard posa la crosse de son fusil sur le plancher et cria d'une voix forte :

— Eh ! debout, mon gars, nous avons à causer ensemble.

Saturnin, qui était resté derrière la porte dont le battant l'avait caché en se développant sur lui, la referma vivement et poussa l'énorme verrou qui la défendait dans l'intérieur; François se retourna à ce bruit et fut très étonné de se trouver en face de Saturnin, qui lui dit du ton le plus dégagé :

— Eh bien, me voilà, mon vieux bonhomme, qu'avez-vous donc à me dire?

— Ne t'appelles-tu pas Saturnin Fichet? lui dit le vieillard.

— C'est mon nom, repartit celui-ci,

et c'est le nom d'un honnête homme de père en fils, car puisque vous êtes le fermier de M. le marquis de Perbruck, vous devez avoir eu quelquefois affaire avec mon père, qui est son intendant.

— Vous avez raison, c'est le nom d'un honnête homme en ce qui concerne votre père, reprit le paysan ; mais vous avez fait mentir le proverbe qui dit que bon chien chasse de race.

— Qu'est-ce qui vous a dit cela ? reprit Saturnin.

— Ça ne vous regarde pas, repartit Fran-

çois; il suffit que vous sachiez que je le sais, et que vous m'ayez dit que vous êtes Saturnin Fichet, car c'est bien votre nom.

— C'est du moins mon nom d'aujourd'hui, dit Saturnin, car hier, vous avez pu le voir, on m'appelait le comte de Perbruck.

— Ah! vous l'avouez donc, reprit Robertin en soulevant son fusil, comme si cet aveu le dispensait de chercher d'autres preuves du crime de Saturnin.

— L'avouer, dit Fichet, et pourquoi

diable voulez-vous que je m'en cache, est-ce que votre maître lui-même ne m'a pas présenté ici sous ce nom?

— Il avait ses raisons pour cela, repartit Robertin d'un air sombre.

— Le marquis de Perbruck a toujours de bonnes raisons pour faire ce qu'il fait, dit Fichet, qui, à la sombre expression du visage de Robertin, jugea qu'il était temps de donner une autre tournure à cette explication. Oui, continua-t-il, hier M. le marquis de Perbruck me laissait porter ce nom comme il me l'a laissé porter, et comme il me l'a donné lui-

même tant qu'il a eu besoin de moi.

— M. le marquis de Perbruck a eu besoin de vous? lui dit Robertin d'un air d'étonnement et de dédain.

— Oui, reprit Saturnin, il a eu besoin de moi pour se tirer de plus d'un mauvais pas, comme il a besoin de vous aujourd'hui pour vous faire commettre un crime.

Le vieillard recula à ce mot; mais il reprit aussitôt.

— Il n'y a pas de crime à tuer comme un chien un espion et un traître.

— Ah ! ah ! dit Saturnin, il vous a parlé comme ça, à ce qu'il paraît. Mais vous ne me dites pas tout ; vous ne me dites pas qu'il a fait partir avant le jour messieurs de Paradèze et la Châtaigneraie, qui l'auraient empêché de joindre ce crime à tous ceux qu'il a déjà commis.

— Comment ! reprit le vieux Robertin qui ne comprenait pas qu'on osât parler avec une telle irrévérence de son seigneur ; comment ! tu oses accuser ton maître, malheureux !

— Ah çà, dites-moi donc, reprit Satur-

nin en élevant la voix, comment vous appelez-vous, vous?

— Je m'appelle François Robertin.

— Ah! reprit Saturnin, vous vous appelez Robertin, et vous demandez quel crime a commis le marquis de Perbruck? Vous vous appelez Robertin, et vous avez oublié qu'il y a un homme de ce nom qui a été traîné sur la place du Bouffay et qui a été marqué à l'épaule parce que sa sœur n'a pas voulu se donner à son maître. Vous devez bien savoir cependant que Jérôme était innocent, ce qui n'a pas empêché le marquis de jurer

la main sur le Christ que Jérôme avait levé le fusil contre lui.

— D'où savez-vous cela? reprit Robertin troublé de ce souvenir qui avait longtemps grondé au cœur de cette famille, qui avait fini par s'y endormir sous une longue habitude d'obéissance et de respect aveugle, mais que Saturnin venait de réveiller.

— Qui m'a dit cela? reprit Saturnin, profitant du trouble du vieillard. C'est la voix qui raconte tous les crimes, quelque cachés qu'ils soient; le marquis et Jérôme étaient seuls dans le bois, comme

nous sommes seuls dans cette chambre, et cependant la vérité en est sortie comme elle sortirait d'ici. Dieu a toujours à côté du crime un témoin caché qui l'entend, qui le voit et qui le révèle.

Le vieillard baissa la tête et réfléchit pendant quelques instants ; mais c'était un travail bien fatigant pour cet esprit plié à l'obéissance que de discuter avec lui-même la valeur de l'action qu'il allait commettre. Il avait reçu un ordre de son seigneur, cet ordre était pour le salut de la cause de Dieu et du roi, et si le meurtre qui lui était ordonné était un crime, c'était son maître qui en serait

responsable devant le roi et devant Dieu.

Robertin voulut se débarrasser tout de suite du doute qui était entré dans son esprit et du murmure qui parlait dans sa conscience.

— En voilà assez, dit-il brusquement à Saturnin ; je sais que ceux de ton espèce ont des paroles mielleuses pour mentir et tromper les pauvres gens comme nous : c'est comme ça que tu as trompé le marquis de la Rouarie et que tu as fait brûler son château; c'est comme ça que tu veux dénoncer M. le marquis de Perbruck et ses amis, et le faire exter-

miner par les républicains. Allons dépêche-toi, fais ta prière, et surtout n'espère pas m'ensorceler par tes paroles.

— Ce n'est pas à moi de prier, dit Saturnin, qui, au fond de ces menaces, voyait le trouble du vieillard ; car si tu me tues, Dieu me recevra dans son sein comme une victime ; tandis que toi tu seras damné comme un assassin.

— Moi ! damné ! dit Robertin.

— Oui, répéta dans l'ombre une voix qui n'était pas celle de Saturnin ; oui, tu seras damné comme un assassin !

Rose avait compris enfin la recommandation de Fichet, et celui-ci n'avait pas en vain compté sur ce moyen, emprunté à quelque pièce alors fort en vogue à Paris.

En entendant cette voix, dont le vieillard ne put s'expliquer le mystère, son fusil s'échappa de ses mains, et il s'écria tout tremblant :

— Qui est-ce qui a parlé ?

— C'est la voix de Dieu, dit Saturnin, qui observait avec inquiétude les mouvements de Robertin. C'est la voix de Dieu

qui veut t'empêcher de commettre un crime, parce qu'il a pitié de toi, parce qu'il sait que jusqu'à ce jour tu l'as humblement et saintement adoré. Demande-lui pardon de ta mauvaise pensée, et il te pardonnera.

Robertin croyait avoir été le jouet d'une illusion ; il se demandait s'il était vrai qu'il eût entendu une autre voix que celle de Fichet, et déjà il cherchait à surmonter l'indicible effroi qu'il éprouvait, lorsque Rose lui cria du fond de sa cachette :

— Demande pardon et Dieu te pardonnera.

La tête du pauvre paysan breton ne résista point à cette nouvelle preuve d'une admonestation surnaturelle; il tomba à genoux et se frappa la poitrine en s'écriant :

— Pardon, mon Dieu! pardon!

Malgré la gravité de sa situation, Saturnin fut sur le point de rire du succès de sa ruse, et il se croyait sauvé lorsqu'il entendit tout à coup un bruit de pas qui gravissait l'escalier.

A ce moment François se releva et dit aussitôt :

— Monsieur Saturnin Fichet, puisque Dieu vous protège, vous n'avez besoin de l'assistance de personne. La porte de la maison est ouverte, allez où vous voudrez. Je dirai à M. de Perbruck ce qui en est arrivé.

Saturnin profita de la permission : il rouvrit la porte, et déjà il était au bout de l'escalier, lorsqu'il aperçut deux des fils qui se tenaient au bas le fusil à la main. Au même instant il vit près de lui un homme qui le regarda sous le nez et lui secoua joyeusement la main. C'était le père Louis Robertin... le vieil ivrogne.

— Tiens! c'est vous, monsieur Saturnin Fichet? dit-il en le ramenant dans la chambre; nous ne nous sommes pas vus depuis le jour où vous avez soupé chez moi. Ah! dame, je ne suis pas riche; on m'a pillé, on m'a emprisonné; votre père ne penserait plus à vous marier avec ma fille. Tout est bien changé, allez, si ce n'est la pauvre Rose, qui pense toujours à vous et qui m'en parle toujours.... Je venais précisément ici pour savoir... où elle est...

— Elle est enfermée dans l'étable avec Marie-Jeanne, dit François.

— Elle n'y est pas, repartit Louis, j'en sors. J'ai trouvé la porte fermée, c'est vrai, mais l'oiseau était déniché. Où diable s'est-elle cachée? Eh! Rose, Rose! se mit-il à crier de toutes ses forces. Ah! çà, ajouta-t-il en prenant Saturnin au collet, vous n'avez pas été tourner autour d'elle, au moins; c'est que je vous connais, vous autres gens de Paris, vous êtes capables de tout.

Pendant ce temps François était sorti de la chambre et avait crié du haut de l'escalier :

— Allez à votre ouvrage, mes gars, il

n'y a plus rien à faire à la maison. Allez, et dites à Marie-Jeanne de conduire le bétail aux champs.

Les fils s'éloignèrent avec cette impassible obéissance qui ne leur permettait pas de chercher le motif des ordres qu'ils recevaient.

Saturnin, assuré des bonnes dispositions de François, n'était plus inquiet que pour Rose, toujours cachée dans le grand bahut.

Cependant Louis ne sortait pas de la pensée qui l'avait amené dans la cham-

re de Saturnin et s'écriait avec la persistance que mettent les ivrognes à poursuivre l'idée qui les préoccupe :

— Mais où diable est donc ma fille ?

Aussitôt il se mit à la recherche de Rose comme il se fût mis à la recherche d'un objet perdu, et fureta dans tous les coins de la chambre, regarda sous les rideaux du lit, souleva même les couvertures, en répétant sans cesse :

— Où diable est-elle donc ?

Il arriva jusqu'au bahut dont il ouvrit

un des côtés, et aperçut Rose blottie dans un coin, toute pâle et toute tremblante.

Louis arracha brusquement sa fille du fond du bahut et la poussa violemment au milieu de la chambre, en criant d'une voix menaçante :

— Qu'est-ce que tu faisais là, malheureuse !

Fichet aurait pu profiter de l'étonnement et du trouble de Louis pour s'échapper, mais il vit que la pauvre fille, qui avait voulu le sauver, allait être en

butte aux accusations de son père et de son oncle et peut-être à leurs mauvais traitements, et quelque danger qu'il y eût pour lui à rester dans cette maison, il s'écria en se plaçant entre Rose et son père :

— Votre fille était ici pour empêcher cet homme de m'assassiner.

François Robertin se passa la main sur le front et s'écria tout-à-coup avec un sourd rugissement de colère :

— Ah ! c'est donc ça que tout-à-l'heure j'entendais une voix qui me criait de par-

donner à cet espion, à ce traître; ah! c'est comme ça!

Et furieux d'avoir été pris pour dupe, il se baissa pour ramasser son fusil qu'il avait laissé sur le plancher, mais avant qu'il eût eu le temps de l'atteindre, Saturnin, profitant du moment où le paysan était baissé vers la terre, l'y renversa tout-à-fait, et lui appuyant la gueule d'un de ses pistolets sur la tête, il s'écria :

— Au premier effort que tu fais, au premier cri que tu pousses, je te fais sauter le crâne.

Mais Saturnin avait oublié l'ivrogne; Louis n'entendit pas la menace de Fichet, qui eût peut-être arrêté un homme de sang-froid, et il se précipita sur lui.

Cela donna le temps à François de se relever, et une lutte terrible allait sans doute s'engager, lorsque des cris perçants partis du milieu de la cour, détournèrent l'attention de tout le monde. Presque aussitôt on vit se précipiter dans la chambre Marie-Jeanne, pâle, éperdue, tremblante.

XI

A peine entrée dans la chambre, Marie-Jeanne se mit à crier d'une voix mourante :

— Les voilà, les voilà! Cachez-moi, cachez-moi!

Robertin courut à la fenêtre, et aper-

çut deux hommes à cheval au milieu de la cour.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? s'écria le fermier.

— N'êtes-vous pas le vieux François Robertin, répondit une voix, et n'avez-vous pas dans votre ferme une fille qui s'appelle Marie-Jeanne Lefort ?

— Oui-dà, répondit Robertin, et elle est ici.

Rose s'était glissée jusqu'auprès de la croisée, car elle avait cru reconnaître la

voix qui parlait, et tout aussitôt elle se retira avec terreur, en disant d'une voix épouvantée :

— C'est Morillon. Le voilà qui monte.

— Oh ! dit Saturnin, c'est ce misérable. De par tous les diables ! il me paiera le coup de pistolet qu'il m'a tiré.

Aussitôt il se plaça derrière la porte.

— Peste ! dit François en regardant Rose et Saturnin, vous connaissez cet homme, et toi aussi, à ce qu'il paraît, Marie-Jeanne ?

Avant que celle-ci eût pu répondre, Morillon et Barthe parurent à la porte de la chambre. Le commissaire de la Convention s'arrêta sur le seuil et dit, après avoir parcouru la chambre d'un regard rapide :

— Diable ! je ne croyais pas rencontrer ici tant de gens de connaissance. Ah! ah ! c'est toi, vieux Robertin, dit-il à Louis, c'est toi que j'ai nommé commandant du château de Nantes et qui as si vivement déserté son poste, et c'est vous aussi, la belle Rose, qui changez si lestement en prison les boudoirs où vous vous laissez conduire !

Louis était resté abasourdi, et Rose avait perdu toute sa présence d'esprit.

— Vous m'oubliez, monsieur Lalligant Morillon, dit Saturnin en frappant rudement sur l'épaule du commissaire.

Celui-ci se retourna avec colère, et à son tour il resta stupéfait en reconnaissant Saturnin.

Mais presque aussitôt il reprit :

— Le comte de Perbruck.....

— Non pas, non pas! je suis Saturnin

Fichet ; et tenez, ajouta-t-il en frappant Morillon du bout de son pistolet, vous m'avez marqué à la tête de façon à ce qu'on ne puisse plus nous confondre l'un avec l'autre.

— Ah! çà, dit Morillon, est-ce que nous voulons jouer avec des balles?.... A votre aise, mes braves, nous sommes en mesure de vous répondre.

Aussitôt il s'arma à son tour d'une paire de pistolets, et Barthe se rangea près de lui.

— Bas les armes ! cria François d'une

voix tonnante ; bas les armes ! ou j'appelle des gars qui vous feront obéir. Et d'abord, dit-il à Morillon, qui êtes-vous et que voulez-vous ?

—C'est un scélérat, mon oncle ! s'écria Rose ; c'est lui qui poursuit partout les royalistes, c'est lui qui a voulu persuader à Saturnin de se faire passer pour le comte de Perbruck... N'est-ce pas vrai, Marie-Jeanne ?

— Je ne sais pas, dit celle-ci qui se tenait tremblante et cachée dans un coin.

— Qui je suis? dit Morillon qui comprenait que sa position pouvait devenir très dangereuse s'il ne jetait l'attention d'un autre côté, je suis délégué par la république pour poursuivre et atteindre les crimes quels qu'ils soient, et je viens ici pour arrêter Marie-Jeanne Lefort, accusée d'avoir assassiné son frère.

Morillon avait espéré beaucoup de cette diversion et il avait eu raison.

— Assassiné son frère! répétaient à fois les deux Robertin, Saturnin et Rose.

— Ce n'est pas vrai! s'écria Marie-Jeanne, ce n'est pas vrai!

— Quoi! lui dit Morillon, oublies-tu que tu t'en es vantée devant nous?

— Oublies-tu, dit Barthe, que pendant que les frères Robertin s'égorgeaient entre eux, tu criais comme une forcenée : « Allez, allez, il n'y a plus de frères! » Oublies-tu que tu avais caché son cadavre dans l'écurie où nos chevaux ne voulaient pas entrer?

Marie-Jeanne, accablée par ces paro-

les, la tête courbée et le corps tremblant, répondit alors d'une voix sourde :

—Eh bien donc, tuez-moi tout de suite, tuez-moi !

— François Robertin, dit Morillon, je vous somme de me livrer cette femme !

— Prenez-la, dit Robertin, emmenez-la. Et toi, sois maudite, Marie-Jeanne, sois maudite !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria celle-ci en se tordant les mains, il y a donc tou-

jours quelqu'un qui veille pour punir le crime !

— Nos hommes arrivent-ils ? dit tout bas Morillon à Barthe qui jetait un regard furtif par la fenêtre.

— Les voilà ! dit de même Barthe.

—Allons, dit Morillon à Marie-Jeanne, marche, malheureuse !

Au même instant, un cri lointain se fit entendre.

— Gare aux gendarmes ! disait ce cri.

Tout aussitôt les fils de Robertin, qui avaient aperçu de loin les gendarmes que Morillon avait envoyé chercher par Barthe, rentrèrent dans la cour et se jetèrent vivement dans la haie qui lui servait d'enceinte.

A ce cri : Gare aux gendarmes ! le vieux François Robertin oublie le crime de Marie, et se rappelle seulement qu'il a juré que jamais les soldats de la république ne mettraient le pied dans la ferme. Il ne doute plus que ce ne soit Saturnin qui les y ait appelés, et veut à la fois tenir le serment qu'il a fait à son maître et celui qu'il s'est fait à lui-même;

il arme son fusil et crie d'une voix tonnante :

— Eh ! les gars, sus aux gendarmes !.. et vive le roi !

Aussitôt il ajuste Saturnin ; mais celui-ci, rapide comme la pensée, se jette de côté, le coup part et va blesser Marie-Jeanne, qui tombe en s'écriant :

— Merci, mon Dieu ! merci.

— Bas les armes ! crie Morillon aussitôt en s'élançant sur le vieux Robertin, pendant que Rose se précipite sur le

corps de la pauvre blessée et que l'ivrogne se secoue dans son ivresse.

La scène menaçait de devenir aussi affreuse que celle qui s'était passée chez Marie-Jeanne, et même elle était déjà plus meurtrière. Au moment où le coup de fusil du père Robertin retentissait dans la chambre, six coups de fusil partaient dans la cour, et trois gendarmes tombaient. Ceux qui étaient restés debout tiraient dans la direction d'où étaient partis les coups de feu, mais leurs balles s'égaraient dans les buissons où s'étaient réfugiés les jeunes gars.

Cependant Morillon avait saisi Robertin ; une lutte terrible s'engagea entre eux.

Barthe, voulant mettre les autres gendarmes à l'abri des attaques des gars de la ferme, courut aussitôt vers la fenêtre et leur cria :

— Montez ici ! montez, l'escalier est à droite...

Mais à l'instant même Saturnin ferme la porte, y met le verrou, et, s'élançant sur Barthe qui, penché à la croisée, montrait aux gendarmes l'escalier qu'ils de-

vaient prendre, il le saisit par les jambes, le soulève et le lance par la fenêtre; puis se retournant vers Morillon, qui luttait toujours avec le vieux François, il le renverse, et, lui appuyant un pistolet sur la tête, il lui dit :

—Maintenant, parlementons.

L'aspect de la scène changeait à chaque instant.

Cependant les gendarmes qui ne savaient pas ce qui se passait dans l'intérieur de la chambre, avaient escaladé l'escalier et s'apprêtaient à briser la porte.

—Arrêtez... arrêtez... s'écria Morillon.

— Vous autres, dit Saturnin à François et à Louis, tenez-moi ce gaillard-là en respect et nous allons voir.

Les deux paysans lui obéirent. Saturnin s'approcha aussitôt de la porte à laquelle on frappait avec violence.

— Ecoutez, dit-il aux gendarmes qui étaient de l'autre côté; nous tenons ici votre chef en notre pouvoir, le premier coup que vous frapperez à cette porte sera le signal de sa mort.

— Enfoncez la porte, enfoncez la porte, s'écria une voix furieuse du bas de l'escalier.

C'était Barthe qui, relevé de la chute cruelle qu'il venait de faire, gravissait, clopin clopant, jusqu'à la chambre où Morillon était enfermé avec ses ennemis.

Dès qu'il fut arrivé près de la porte, il la heurta avec fureur, en excitant les gendarmes qui, obéissant à Barthe, se mirent en devoir de la faire sauter. Saturnin prit un pistolet, l'arma et le dirigea sur Morillon.

— Allons, dit-il, ce sera un scélérat de moins dans le monde.

— Arrêtez, arrêtez, s'écria Morillon d'une voix de stentor; gendarmes, arrêtez.

— Ne l'écoutez pas, dit Barthe de l'autre côté de la porte; faites votre devoir.

—Mais misérable, tu vas me faire tuer, cria Morillon, qui trouvait que le zèle de Barthe l'emportait trop loin.

— Vive la république! répondit Barthe; et tout aussitôt, frappant à la porte

avec plus de fureur, il se mit à entonner le refrain.

Mourir pour sa patrie,
Est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

— Te tairas-tu, infernale canaille, dit Morillon avec un tel éclat, qu'il couvrit le chant de Barthe; gendarmes, saisissez ce misérable, emparez-vous de lui.

Les gendarmes reconnaissant enfin la voix de Morillon, obéirent et bientôt les coups cessèrent; Barthe jurait, hurlait, mais on s'était emparé de lui.

Morillon, échappé au danger que lui avait fait courir son digne acolyte, demanda alors à Saturnin ce qu'il exigeait.

— Vous êtes maître de moi, lui dit-il ; vous pouvez me tuer ici, mais vous comprenez trop bien que vous y passerez tous si vous forcez mes gendarmes à venger ma mort. Demandez-moi donc des choses que je puisse vous accorder, car s'il en était autrement, s'il me fallait faire des concessions injurieuses à mon honneur, je préférerais mourir ici.

— Et d'abord, dit Saturnin, monsieur

l'homme d'honneur, vous allez déclarer à ce brave homme que voilà que je ne suis pas un agent des républicains...

Morillon haussa les épaules et repartit :

— Il me semble que vous ne nous traitez pas en amis. Allons, ferme, dépêchons-nous, reprit-il avec fureur. Ne me faites pas rappeler que sans vous j'aurais peut-être surpris la Rouarie dans son château avec tous ceux qui s'y trouvaient réunis.

— Vous l'entendez, dit Saturnin à François Robertin.

Celui-ci ne répondit pas, et Saturnin continua :

—Et maintenant vous allez me donner deux passeports. Vous en avez de tout prêts dans vos poches, je le sais, et vous avez aussi tout ce qu'il faut pour écrire. Je veux le premier au nom de Louis Robertin et de sa fille, le second en mon nom.

— Pour quelle destination les voulez-vous ? dit Morillon en tirant son porte-feuille.

— Laissez la destination en blanc, re-

prit Fichet; je me chargerai de l'écrire, moi, quand je serai assez loin pour que vous ne sachiez pas de quel côté nous faire poursuivre.

— Soit, dit Morillon en remettant les passeports à Saturnin.

— Et maintenant, ajouta ce dernier, veuillez ordonner à vos gendarmes de descendre, de déposer leurs armes dans la cour et de se tenir enfermés dans la salle basse pendant que nous sortirons avec cette jeune fille et Louis Robertin.

— Et qui m'assurera, dit Morillon,

qu'une fois mes gendarmes désarmés, les fils de cet homme ne les attaqueront pas et moi aussi. Voici tout ce que je peux accepter : mes gendarmes se rangeront d'un côté de la cour et les gars de la ferme de l'autre, nous descendrons tous ensemble, nous sortirons de la maison, tous ensemble, et alors chacun sera libre de s'en aller de son côté.

— Eh bien ! soit, dit Saturnin ; ordonnez à vos hommes de descendre.

Morillon leur répéta l'ordre convenu ; cet ordre fut exécuté, les gendarmes se portèrent d'un côté de la cour.

— Faites venir vos gars, dit Saturnin à François.

Celui-ci, qui semblait rester étranger à tous ces arrangements, mais dont le regard annonçait quelque sinistre projet, s'empressa de faire ce qu'on lui demandait; il se mit à la fenêtre, appela ses fils, et les six jeunes gens, armés, se rangèrent de l'autre côté de la cour.

— Maintenant, dit Morillon, nous pouvons sortir.

— Pas encore, dit Saturnin. Rose, et vous, Louis, prenez ce passeport.

Il écrivit sur le passeport le nom de Nantes et le passa à Rose.

— Ne vous inquiétez pas de moi, leur dit-il, demain je vous aurai rejoints où vous serez, ou bien on m'aura tué.

Puis il se tourna vers Morillon et lui dit :

— Nous allons commencer par laisser sortir ces deux-là.

Rose ne voulait point partir, mais Fichet l'en supplia vivement et lui dit tout bas :

— Attendez-moi à Guéménée.

Rose et son père quittèrent la chambre, descendirent dans la cour, la traversèrent entre les deux lignes armées des gars et des gendarmes, et s'éloignèrent rapidement.

— A votre tour, maintenant, dit Saturnin, en s'adressant à François et à Morillon, descendez tous deux et que chacun de vous aille se mettre du côté des siens.

— Et vous, dirent-ils à Saturnin, ne venez-vous pas?

— Un moment, fit celui-ci, je prends ma valise et je pars.

Le paysan et Morillon descendirent et allèrent se mettre chacun d'un côté de la cour.

Mais Saturnin avait compté sans la passion féroce du républicain et du royaliste. En effet, à peine Morillon fut-il rangé près des siens, qu'il leur dit tout bas :

— Gendarmes, quand ce misérable passera tout à l'heure, tirez dessus, et sus aux paysans !

Et en même temps le vieux François disait de même à ses fils :

— Mes gars, quand l'espion se sauvera, tirez dessus, et sus aux gendarmes.

Ils s'apprêtaient ainsi de part et d'autre, et Saturnin allait périr victime du fanatisme et de la férocité qui animait alors victimes et boureaux, lorsque Marie-Jeanne, qui s'était traînée jusqu'au pied du lit, l'appela doucement.

— N'allez pas là, lui dit-elle, ils vous tueront. Tenez, levez cette trappe-là,

dans le coin de la chambre ; il y a une issue... vous descendrez, et vous trouverez une porte qui ouvre sur les champs, derrière la ferme.

— Merci, ma fille, lui dit Saturnin, mais après le service que vous venez de me rendre, faut-il donc que je vous abandonne ?

— Laissez-moi, dit Marie-Jeanne, j'aime mieux mourir ici que de vivre comme j'ai fait depuis que j'ai tué mon frère ; seulement, si vous voulez me récompenser du bon avis que je vous donne, prêtez-moi un de vos pistolets, ça

me sauvera la honte de mourir sur l'échafaud, car je le sens, le vieux François ne m'a pas tuée.

— C'est donc vrai, lui dit Saturnin, vous avez tué votre frère?

— Je l'ai tué, dit Marie-Jeanne, et je vais m'en punir!

Saturnin se détourna et laissa tomber un pistolet près de la pauvre fille ; il souleva la trappe, vit l'échelle et descendit. A peine avait-il ouvert la porte, à peine l'avait-il franchie, qu'il entendit de violentes interpellations.

— Eh bien! descendrez-vous? avait crié Morillon, impatient de ne pas voir Saturnin.

— Dépêchez-vous donc! avait crié François.

Un coup de feu leur répondit; c'était Marie-Jeanne qui venait d'essayer de se frapper au cœur, mais dont la main mourante n'avait ajouté qu'une blessure légère à celle que lui avait faite Robertin.

— Il s'est tué! s'écria Morillon.

— Eh bien, alors, dit François, tirez, les gars.

Mais l'ordre de François n'était pas achevé que les gendarmes, irrités de la perte qu'ils venaient de faire, firent une décharge générale. Trois des fils Robertin tombèrent; le père et les trois autres se précipitèrent sur leurs ennemis, et un combat corps à corps s'engagea entre les survivants. Morillon s'était précipité dans la chambre, où il ne trouva plus que Marie-Jeanne, qui s'était levée pour en finir avec la vie en essayant de se précipiter par la fenêtre.

— J'aurai du moins celle-là ! s'écria Morillon.

Cependant les gendarmes se défendaient difficilement avec leurs sabres contre des hommes armés de longues fourches. Plusieurs étaient déjà blessés, et c'en était fait peut-être de la troupe de Morillon et de lui-même, lorsqu'un nouveau renfort parut tout-à-coup. Les paysans, surpris à l'improviste, furent frappés avant d'avoir pu faire face à ces nouveaux ennemis, et le père Robertin et ses six fils étaient gisans dans la cour lorsque Delbenne, qui commandait cette

troupe, monta dans la chambre où était Morillon.

— Ah ! c'est vous, lieutenant, lui dit Morillon. C'est bien !

— J'ai appris à Guéménée que vous étiez ici, dit Delbenne. Je me suis hâté de venir, car je savais que M. de Perbruck, son fils et d'autres nobles s'y étaient cachés. En avez-vous arrêté quelques-uns?

— Non, dit Morillon, nous n'avons arrêté que cette malheureuse...

— Marie-Jeanne ! s'écria Delbenne.

— Accusée d'avoir assassiné son frère, et qui en a fait l'aveu.

— Marie-Jeanne ! répéta Delbenne.

— Je vous charge de la conduire à Nantes, où elle doit être jugée, reprit Morillon, qui avait enfin atteint la plus chère de ses vengeances. Puis, comme il craignait la désobéissance de Delbenne, il ajouta :

— Barthe vous accompagnera. Quant à moi, je retourne à Paris.

— Seul ?

— Je comptais augmenter mon cortége, dit Morillon avec un accent d'affreuse vanité, mais il faut se contenter de ce qu'on a. Je pars avec mes prisonniers.

— Ne seront-il pas jugés à Rennes ? fit Delbenne.

— Un tribunal de département, une guillotine de département... fit Morillon avec un dédain féroce, c'est bon pour des criminels de l'espèce de Marie-Jeanne. Mais moi j'ai Thérèse Moëllien,

j'ai Fontevieux, j'ai Louise Desilles, j'ai Picot de Limoëlan et bien d'autres. Je veux montrer les miens à Paris. Je leur ferai voir la capitale, ajouta-t-il avec un rire féroce. C'est là seulement qu'on fait bien les choses. Adieu, lieutenant... Vous répondez de votre prisonnière sur votre tête.

Une heure après Morillon retournait à Rennes pour préparer son départ, et Delbenne, accompagné de Barthe, escortait la charrette sur laquelle on avait jeté Marie-Jeanne.

XII

Après le récit que nous venons de faire et en considérant ce qui nous reste encore à raconter à nos lecteurs, nous sommes saisi d'une crainte sur laquelle nous demandons la permission de nous expliquer.

Lorsqu'un écrivain fait ce qu'on ap-

pelle un roman d'imagination, il peut arriver qu'on l'accuse de pauvreté, mais on l'accuse rarement d'invraisemblance. Ceci peut paraître un paradoxe; c'est cependant là qu'est la vérité. En effet, l'imagination la plus hardie se soustrait difficilement aux règles de la logique vulgaire et n'admet comme présentables que les faits que la commune raison lui démontre possibles. Par un contraste bizarre, l'écrivain qui prétend encadrer des faits historiques dans un récit ayant les allures d'un roman, se trouve à chaque pas arrêté par l'extravagante invraisemblance de la vérité.

Ainsi (et sans que personne cependant nous en ait averti) nous sommes certain que le massacre de la famille des Robertin a paru à beaucoup de nos lecteurs une invention sanglante et impossible; ainsi les scènes qui nous restent à raconter sembleraient être les rêves d'un cerveau malade (*ægri somnia*) si elles n'avaient pour elles l'authenticité de l'histoire. Qu'on veuille donc bien continuer la lecture de ce livre avec cette pensée que partout et toujours nous avons été au-dessous de la réalité, qu'on veuille bien se rappeler aussi l'époque dont nous racontons quelques épisodes, et peut-être nous blâmera-t-on d'avoir choisi un

pareil sujet, mais du moins ne nous accusera-t-on pas d'invention extravagante.

Revenons à notre récit.

Nous avons laissé Saturnin Fichet s'échappant de la ferme de Robertin de Blain et bien résolu à ne plus se mêler en rien des affaires des royalistes. Mais le pauvre garçon avait compté sans les circonstances, il avait compté surtout sans ses ennemis. Cependant on ne saurait l'accuser d'imprévoyance, car assurément personne au monde n'eût pu prévenir l'épouvantable scène à laquelle

il fut mêlé, et qui fit, pour lui, du jour où il croyait enfin arriver au bonheur et au repos, un jour de deuil qui poussa sa vie dans une voie toute contraire à celle qu'il voulait suivre.

On était au 10 mars, il était huit heures du matin. Dans une petite maison sise à Pont-Rousseau, on faisait les modestes préparatifs d'une noce. Les deux futurs étaient assis l'un près de l'autre dans une petite chambre toute blanche et toute neuve.

— Eh bien, Rose, dit Saturnin Fichet,

c'est donc aujourd'hui que vous devenez ma femme ?

— Qui sait ? répondit Rose avec un profond soupir, qui sait ?...

— Eh ! qui diable voulez-vous qui vous en empêche ? dit gaîment Fichet.

— Ne savez-vous donc pas, reprit Rose, qu'on s'est battu à Bressuire.

— Rose, s'écria Saturnin, je ne le sais pas et je ne veux pas le savoir... Qu'on se batte, qu'on se tue, pourvu que ce ne soit pas dans notre maison, peu m'im-

porte. Je ne mettrais pas le nez à la fenêtre pour voir ce qui se passe dans la rue, quand on dirait qu'on s'y égorge au nom de la république ou au nom du roi. J'en ai tâté et j'en ai assez. Donc, si vous ne voulez pas troubler la joie de cette journée, ne me parlez de rien.

— Vous savez bien pourquoi j'ai peur, dit Rose d'un ton caressant, si je ne tenais pas tant à vous, je ne m'occuperais guère de ce qui peut se passer et de ce qui peut troubler notre mariage. Vous avez été dans tous ces complots royalistes.

— C'est pour cela que je me suis pro-

curé pour témoins des patriotes qui répondent de moi.

— Êtes-vous bien sûr de votre oncle Fichet?

— N'ayez pas peur, Rose; ce n'est pas pour rien que maintenant que mon père est mort en me laissant une assez jolie fortune, je lui ai promis, en ma qualité d'héritier, d'accepter les comptes qu'il m'avait fait signer, il y a quelque temps, comme mandataire de mon père.

— Mais pourquoi, reprit Rose, avoir

choisi aussi pour témoin ce misérable Poiré ?

— Parce que je ne puis pas avoir de meilleur répondant près de la municipalité de Nantes. Jugez de son crédit ! Dénoncé par Morillon, il s'est fait réclamer par le club breton et a été mis en liberté.

— Mais qu'a-t-il dit, quand vous avez été lui proposer cela... à lui... qui voulait m'épouser ?...

— Ah dame ! il est devenu vert. Mais mon oncle Fichet, qui le déteste de toute

la peur qu'il en a, m'a mis dans le secret de certain commerce de blés dont j'ai les preuves. Je les lui ai montrées, et alors il est devenu doux comme un agneau.

— Il sera donc à la mairie? reprit Rose.

— Le maire ne vous l'a donc pas dit?

— A quelle heure la cérémonie?

— Elle dépend des deux autres témoins.

— Qui sont?

— Le capitaine Delbenne : il a un service extraordinaire ce matin, et il doit me dire à quelle heure il sera libre dans la journée. C'est un brave homme, quoique enragé républicain. Il était avec moi à la ferme de Marie-Jeanne, dans la nuit où les Robertin s'y sont égorgés, et il sait mieux que personne comment Morillon m'a fait prendre le rôle de comte de Perbruck... C'est lui qui m'a procuré mon quatrième témoin, l'adjudant général Beysser, celui qui commandait la garde nationale à la Rouarie, et qui a vu le comte de Perbruck se précipiter par la fenêtre et se tuer. J'ai bien pris mes précautions, et j'espère que personne ne me

jettera ma malencontreuse figure au visage pour dire que je suis un autre que moi. Mais voulez-vous que votre père m'accompagne à la mairie ?

Rose secoua tristement la tête.

— Hélas ! rien n'y fait, répondit-elle : il est encore comme tous les jours.

— Eh bien, nous nous servirons du consentement dont je me suis précautionné. A tout à l'heure, ma jolie fiancée, dit joyeusement Saturnin. Je cours et je reviens... Je ne sais, mais tout me sourit aujourd'hui... Voyez comme le ciel est

pur et le soleil brillant... Non .. non... un jour si joyeux là-haut ne peut être un jour de deuil ici-bas.

— Dieu le veuille! dit Rose avec un soupir. Allez, allez, et souvenez-vous que je vous attends.

Saturnin partit aussitôt et suivit cette longue suite de ponts qui forme un des faubourgs le plus bizarre qui existe. Jusqu'aux environs de l'Hôtel-de-Ville, Saturnin ne vit rien de particulier; les rues étaient tranquilles et chacun allait ou venait comme à l'ordinaire; mais dès qu'il approcha du temple municipal, il

remarqua une certaine animation. Saturnin se rappela alors que le 10 mars était le jour marqué pour le tirage des soldats de la levée de 300,000 hommes décrétés par la Convention.

« Ah! se dit-il mentalement, si quelqu'un que je sais bien n'était point mort, c'eût été un bien grand jour que celui-ci; et pourtant, ajouta-t-il en regardant des groupes animés répandus çà et là aux environs de l'hôtel, tous ces gens-là ont l'air ravi d'aller à l'armée. La Rouarie se trompait! »

Saturnin traversa la vaste cour de l'hô-

tel au milieu d'une foule immense et arriva à la salle destinée aux mariages. Un garçon de bureau s'y trouvait seul, ce fonctionnaire regarda notre aventurier d'un air fort étonné et lui dit :

— Que diable venez-vous faire ici ?

— Eh parbleu ! répondit Saturnin, vous devez bien le savoir, c'est à vous que j'ai donné mes noms et prénoms, ceux de ma future, ceux de mes témoins qui vont arriver, enfin tous les papiers nécessaires à mon mariage et par-dessus le marché deux belles pièces de 5 francs pour que l'acte fût tout prêt, et que le

maire ou un de ses adjoints nous expédiât à l'heure qui devait être décidée par le capitaine Delbenne lui-même ; c'est cette heure que je vous prie de me dire.

— Ah ! ma foi, dit le garçon de bureau, il s'agit bien de mariage aujourd'hui ; la municipalité a bien d'autres choses à faire que d'unir des amoureux. Cependant vous pouvez attendre là, il est possible que le capitaine en ait parlé au maire, et nous le saurons tout à l'heure ; les municipaux sont en séance, et dès qu'ils auront fini, je tâcherai d'arrêter quelqu'un de ces messieurs au passage, et il vous aura bientôt expédiés.

— Reste à savoir, dit Saturnin, si ça ne sera pas trop tard.

— Ça vous regarde, dit le garçon de bureau en lui tournant le dos, la patrie est en danger, et il s'agit de la sauver avant tout.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

Monsieur Arthur [illegible]

Compiègne. (Oise)

le 10 10bre 1877